

II

La nature n'a ni classes ni genres, elle ne comprend que des individus. (Buffon, Hist. nat. des animaux.)

Dans ces vêtements propres du lundi, elle avait l'air d'un petit homme, rien ne lui restait de son sexe, que le dandinement léger des hanches. (Émile Zola, Germinal)

Mes vœux m'ayant interdit la femme, tout mon cœur a passé dans mes livres. L'enthousiasme n'est au fond qu'une déviation, qu'un déguisement de la volupté. (L'abbé Mugnier)

TdM

Style.....	5
<i>Mésanges et chiens</i>	6
Debout les filles !.....	8
1953.....	10
<i>Les lombes</i>	11
<i>Sororité</i>	11
Fils de femmes	12
Ce n'est rien.....	13
Sacrés corps.....	14
<i>Femmes et voitures</i>	17
Elfriede Jelinek	17
Sylvie et les hommes.....	19
Plastification.....	20
Elle.....	22
Cerveau	22
Un clin d'œil à l'image de la femme québécoise moyenne par un quinquagénaire moyen.	23
Femmes	24
Baruya	24
La femme idéale.....	25
Exégèse, par une militante	26
Jeu pourri.....	27
Trois B : Bloom, Bellow et Bovary	27
Du bon usage des concombres	28
Marcela Iacub	28
<i>Étonné</i>	30
Encore.....	30
Synonymes.....	30
Ma fille	31
Science à l'eau	31
Les mains	31
Mâles et femelles	32
C'est triste.....	33
Marie.....	33

Fable	33
Les paroles des femmes	34
Cosmopolitan	35
Sisley	35
Les fantasmes	36
Judith Butler	36
Non c'est non	39
Belles	40
La mode et « Bitch »	40
Trop	41
Plaire	41
Beauté	42
Supériorité	42
Âge	43
Pavie	43
Hommage aux femmes	43
Bête	44
Variation autour des mères	44
Non, pas encore !	46
Disgracieux	46
Une dame	46
Bêtes et goujats	47
La bête	47
Ce n'est que du clonage	48
Sans commentaires	50
C'est pire	52
Grâce et non garce	53
Armées de la peau	53
Cool	54
Canicule	55
Québec hauts et bas	55
Pays Bas	56
Opium	57
Belles	57
Flora	58

Monica et Martina	58
Marilyn	58
En avion.....	59

Style

Dans leur entourage, il y a un style qu'il ne faut pas avoir, des choses qu'il ne faut pas aimer, faire et, surtout, dire. Les choses qu'ils n'aiment pas ne sont pas mauvaises « en soi » mais à cause de leur style : les choses ne comptent pas. La seule chose qui est importante — et qui, à vrai dire, n'est pas une chose ! — est le style. Là-dessus, ils sont catégoriques. C'est leur seule croyance forte car, pour le reste, ils sont nuancés et conciliants. Ils aiment les demi-teintes et les manières discrètes, ils ont l'habitude de parler à mi-voix et quand le ton s'élève, quand une idée est proférée avec un peu trop d'assurance ou quand une personne, pas très à l'aise dans leurs tonalités de gris, tombe dans la fosse aux contrastes, leur pouce n'indique jamais le sol. (Il ne se dresse pas non plus vers les étoiles. Il reste horizontal, sans doute pour évoquer la difficulté de juger, même sur ce qui leur tient le plus à cœur. Ils ont de la classe.) Dans les moments critiques, du regard pruiné se détache une fine poussière suggérant la vanité des critiques arrêtées : pas besoin de lever la voix, même pas d'un demi-ton. Pas besoin de voix. Ils font partie des âmes qui honnissent à tel point les positions fermes que les nuances mêmes doivent être assouplies avec nuance. Ce qui ne veut pas dire qu'ils utilisent les nuances pour cacher la confusion des idées ! Ils aiment les détails dans les nuances et les nuances dans les détails — ce qui n'est pas à la portée de tous. Imaginez donc l'effet qu'a dû faire ma copine Lara quand, en bonne américaine passée sans solution de continuité du fondamentalisme protestant à celui féministe, a affirmé, avec un ton de voix un peu trop assuré et un nombre de décibels de discothèque : « Il est tellement évident que les femmes sont supérieures aux hommes que... » Imaginez la tronche de ces gens qui peuvent passer des soirées à discuter des différences sémantiques entre « connin » et « connil » et qui se retrouvent avec une *butch* américaine qui parle d'Allah à la messe et, pas assez fine pour comprendre le malaise qu'elle crée, continue, sans baisser d'intensité et en fixant de manière ostentatoire Nicole : « seuls des *ass holes*... » Il y en aurait eu à suffisance pour déclencher une bataille, mais, cohérents avec leurs principes de tolérance urbaine — parfois méprisante mais jamais tranchée — ils ne dégainèrent pas leurs âmes blanches. Après que Lara, avec une assurance frôlant la jactance, eut lancé le mot « aura », Louis ou Fiorenzo (je ne rappelle plus lequel), prenant bien sa bisque¹, s'enquit si Benjamin n'avait pas, par hasard, écrit un essai assez criard, sur la puissance des femmes. « Je crois en 1916, quand il avait vingt-quatre ans, car il est né, si je me souviens bien, le quinze juillet 1892 à Berlin, la même année où Hamsun, qu'il appelle *maître des héros fainéants*, publia *Mystères*. » Lara, à qui cette interruption fort érudite permit de reprendre son souffle, se lança dans une tirade encore plus dogmatique. Elle nomma un manipulateur de femmes dont les œuvres avaient été violées par des *ass holes*, comme Tolstoi ou Joyce et, à propos de Benjamin, « il est important de souligner que personne n'ose dire que, dans son essai sur Walser, il ne se gêne pas de voler le concept de convalescence à Margaret T. Farbroch sans la citer. » Impossible de l'arrêter. Un après l'autre, ils filèrent à

¹ Ça devait être Louis car « prendre sa bisque » est une expression qui sent le doctorat ! (Note éd.)

l'anglaise. Quand Nicole, la plus patiente du groupe, se leva, je proposai un toast et une lecture à haute voix de l'essai de Benjamin. « *A good idea*, mais tu risques d'ennuyer Nicole ». « Pas du tout », répondit cette dernière qui essayait, sans trop de succès, de noyer les effluves du travail dans l'alcool. Je lus mal et vite le court essai sur Walser.

« Un peu de lemoncello ?

— *What's lemoncello ?*

— Un jus de citrons qui ont poussé dans l'alcool.

— *A stupid joke, as usual.*

— Oui, moi j'en prends. Goûte-le, il est très bon, il est fait à la maison, dit Nicole en lui passant sa tasse à café. »

La voix profonde, sérieuse et ralentie par le vin de Nicole ramassa les concepts que Lara avait éparpillés dans la maison et en fit une synthèse fort saccadée : « Il ne s'agit pas d'une supériorité scientifiquement démontrée ou démontrable... le mot « supériorité » est tellement riche de... de... de significations que la science 'dure' ne peut qu'arriver après coup pour justifier ce qui était déjà dans l'air... pas trop... j'ai trop bu... l'autonomie du culturel n'est jamais complète et penser à une culture qui n'est pas influencée par le biologique c'est de la foutaise... Surtout ne pas dire que la femme est supérieure moralement... chasteté, amour maternel, des inventions romantiques... tout se joue autour des différences sexuelles entre hommes et femmes... et la maternité... la technique a féminisé la société... c'est simple... la vie ne dépend plus des valeurs machos... la technique a diminué l'importance de la force physique et du raisonnement logique que les machines prennent en charge... quoi qu'on en dise, elle libère du temps de travail... j'en ai marre de travailler comme une bête... y a-t-il encore un peu de rouge ? merci... et ce temps peut être pris par le plaisir... surtout sexuel... là où la supériorité des femmes ne fait pas de doute... la maternité nuit à la carrière... je m'en fous de la carrière... j'ai trente ans et je n'ai pas d'enfants, pas d'amis²... et avec la thèse je me torche... il faut être belle... même les hommes maintenant doivent être beaux... physiquement... toutes belles, tous beaux et tout seuls... comment dit-il, ce con de Ik ? s'atouer ? non... s'atourner... oui, s'atourner... nous sommes toutes et tous atournés... et pouponnées... Tu sais Lara... je crois que *you are right*... nous sommes seules ».

Je pris mon manteau et je les laissai seules.

Mésanges et chiens

« Les hommes, les femmes, t'en as pas marre ! » Elle a raison. Quand on parle des hommes et des femmes on ne dit que des généralités vides et inutiles. Agaçantes. Je vais donc lui conter une histoire :

Il était une fois une jeune femme qui avait passé son enfance dans une cage, blanche et mignonne, pendue au-dessus d'une grande table dans un énorme salon. Une enfance paisible, comme celle de tous

² Je ne sais pas si elle voulait dire « amis » ou « amies ».

les enfants en cage. Elle avait appris à écouter — ce qui, selon les gens qui aiment parler, est bien important— et à se taire — ce qui, selon les gens qui ne réussissent pas à parler, est un signe d'intelligence. Quand la table était assiégée par les nombreux amis bruyants des parents — ce qui arrivait au moins une fois par semaine — notre mésange, sérieuse et attentive, savourait les mots de discours souvent avinés toujours lours. Les convives s'étonnaient toujours de cette grabde sagesse, dans un corps si frêle, et ajoutaient des mots aux mots pour chanter sa gentillesse. Les murs étaient si imbus de mots comme sérieuse... bien élevée... gentille... intelligente... que, quand, dans une soirée un peu houleuse, les parents n'entendaient pas le refrain habituel, ils se demandaient s'ils n'avaient pas froissé Aziz, Maryse ou Christine. Il faut dire que les soirées houleuses n'étaient pas rares. Ils se querellaient à propos de la Palestine, de la psychanalyse, des femmes de ménage, des couples, de Heidegger, de Marx et de tous ce qui tombait sur leur langue. Mais, pro-palestiniens ou pro-israéliens, marxistes ou nietzschéens, homo ou hétéro, blonds ou bruns, ils aimaient tous la petite mésange. Comment ne pas l'aimer ? Elle ne parlait presque pas, et, contrairement aux amis des parents, elle écoutait attentivement, mais, surtout, il suffisait d'un petit signe de la mère pour qu'elle zinzinule si doucement que même les cœurs les plus endurcis retrouvaient des larmes émues dans le fond de leurs mots. Il y avait aussi un autre motif pour l'aimer, bien plus important, bien plus profond : elle savait chatouiller la vanité des gens avec un naturel que seules les mésanges possèdent encore : elle leur donnait l'illusion qu'ils avaient le pouvoir de la rendre heureuse. Comment pouvait-elle, elle qui n'avait jamais vu le monde, être si fine psychologue ? Difficile à savoir, mais il semble qu'on naît psychologue, que l'art de comprendre les autres est inné. En fait, il suffisait qu'elle voie un invité, avec un sourire plus bête que ses chaussettes, se lever et s'approcher de la cage, pour qu'elle s'accroche à une barre pour se faire titiller le ventre. Quel pouvoir ! Quelle force ! répétait le sourire bête après avoir pris une autre couche d'idiotie.

Elle venait d'entrer dans sa douzième année, quand ses parents commencèrent à ouvrir la cage pendant les dîners. Notre mésange se posait sur un coin de la table, silencieuse et attentive comme toujours, mais sans voleter comme auparavant. Elle avait peur. Elle trouvait que les doigts étaient moins délicats, qu'ils tremblaient comme s'ils cachaient un terrible secret dans la paume moite ; mais elle ne pouvait quand même pas se rebeller ! Elle retirait la tête sous les ailes et laissait les mains humides lui lisser les rémiges.

J'ai oublié de dire que le salon avait une fenêtre imposante qui donnait sur le plus beau parc de la ville.

Regardez ! La fenêtre est grande ouverte, les oiseaux gazouillent dans le parc mais notre mésange reste ici, disaient les amis fiers. En effet ils avaient de quoi être fiers : elle faisait toujours ce qu'ils

voulaient ; elle l'avait toujours tellement fait qu'elle ne savait même plus ce qu'elle voulait. Elle savait seulement qu'elle était plumée. Mais ce que les autres ne savaient pas, c'était que, souvent, quand la maison était vide, elle voletait devant la fenêtre, regardait fascinée le parc et écoutait pendant des heures les appels solitaires des mésangeaux... Parfois les plumes du cou se hérissaient et une folle envie de s'envoler dans l'air... mais... mais... quelle peur de tomber ! Qui pouvait lui assurer qu'on volait dans le monde comme dans la maison ? Qui lui assurait qu'elle était vraiment un oiseau. Et si elle était un chien qui croyait être un oiseau ? Elle s'écraserait sur la bordure de ciment...

« Pourquoi m'as-tu raconté cette histoire ? Qu'a-t-elle à voir avec notre discussion sur les hommes et les femmes ?

- Elle a beaucoup à voir. Les femmes sont des oiseaux qui oublient leurs ailes et croient être des chiens et les hommes des chiens qui prennent leur queue pour des ailes.
- Ah ! Non ! Pas encore des généralités !
- On ne demande pas à un chien de voler ! »

Debout les filles !

L'autre jour j'ai testé ma « théorie » du devenir *erecti* des humains sur Louise et je dois dire qu'elle a reçu un sacré coup — ma théorie. Et pourtant, j'étais parti de très loin ; j'avais cherché des appuis dans la culture africaine pour laquelle elle a toujours eu une grande sympathie. J'avais commencé par lui raconter la fable des Malhoumoudes : une fable que dans des versions plus ou moins semblables circule depuis des siècles parmi les Khoikhoi en Namibie et au Botswana, parmi les Shona au Zimbabwe et les Couchitiques en Tanzanie. Cette fable décrit le passage des humains à la position *erecta*, passage qui ne fut pas nécessairement un pas en avant. La résumer, c'est pratiquement impossible car son sens se cache dans les changements de ton et dans les silences du conteur plutôt que sous les mots³ ; je vais donc en glisser quelques mots sans aucune prétention d'en rendre l'esprit.

Quand les Gens du nord envahirent la plaine d'Outhouran, avant la révolte des bonobos, à l'époque où la fille du soleil vivait encore dans les eaux du Limpopo « *que les poissons et les Houthourains⁴ se partageaient en parfaite harmonie* », les Malhoumoudes marchaient à quatre pattes « *comme le tigre rusé, le paresseux lion et l'éléphant pudique qui cache son envol céleste* ». Dans la plaine d'Outhouran il n'y avait jamais eu de guerre, la famine était inconnue et le travail un jeu. Il n'existait ni lois, ni écriture, ni hiérarchie, ni propriété. On n'accumulait que le plaisir qu'on lavait dans les eaux du Limpopo, entre les bras de la fille du soleil. Les maladies étaient rares, les larmes toujours des larmes de joie et les conflits — comme parmi

³ La version Mambili, la dernière que j'ai entendue, dure plus que six heures, et elle est loin d'être la plus longue.

⁴ Être humain dans la traduction canonique de E. W. Wenderbraun. Traduction fortement contestée par les anthropologues de l'école de Kabwe qui proposent le néologisme *fishum*.

les bonobos aujourd'hui encore — étaient réglés par des joutes sexuelles.

Ils marchaient à quatre pattes et n'employaient les mains que pour cueillir et manger les fruits, caresser et laver les proches et s'amuser en solitaire.

Les Gens du nord, elles, marchaient sur deux pattes, connaissaient la guerre, les maladies, le travail et les hiérarchies. Les premières Gens du nord qui entrèrent dans la plaine accueillant le Limpopo furent des mâles ; ils avaient une pierre dans les mains, le zizi capuchonné, un os dans le nez et une horrible grimace solidement plantée dans le visage *« comme le rocher du midi qui appelle au repas »*. Les Malhoumoudes accueillirent ces êtres à la posture anormale qui *« marchaient sur deux pattes comme des oiseaux perdus sur terre »* avec des fous rires à se taper le cul par terre. Surtout leur zizi, les faisait rire. Mais les rires eurent une vie très courte : les Gens du nord tuèrent à coup de pierres la femme la plus curieuse qui avait osé soulever le capuchon et montrer que *« le ver-qui-devient-os et qui aime les portes-du-ciel »* était comme ceux de leurs mâles. Ce fut la première mort violente, dans la plaine d'Houthouran. *« Ils se retirèrent dans le cercle qui redonne le souffle mais les portes-du-ciel étaient fermées et les vers-qui-deviennent-os tremblotaient sans os »*. Les Gens du nord avaient chassé le souffle de la vie.

Les Gens du nord séparèrent les mâles des femelles, *« firent le jeu-qui-donne-parfois-la-vie mais les portes-du-ciel restèrent sèches »*, et forcèrent les hommes à se tenir debout. Les Malhoumoudes qui résistaient furent massacrés, *« la fille du soleil retourna chez son père et laissa sa place à la nuit »* et la *« la vie ne fut plus la vie dans la plaine d'Houtoran que le Limpopo baigne »*. Les envahisseurs imposèrent leurs lois que les mâles *« qui commencèrent à se pavaner avec leur ver-qui-devient-os bien en vue »* ne tardèrent pas à approuver : les femelles résistèrent *« deux plus une génération, plus une autre encore »* mais *« trahies par les vieilles aux portes-du-ciel rouillées »*, comme les femelles des envahisseurs, se mirent debout et honteuses cachèrent leur porte

« Et alors ? », me demanda Louise avec un air qui ne promettait pas le beau temps. Et alors, je continuais en lui donnant mon interprétation.

Que je sache il n'y a pas eu d'analyses savantes de cette fable. Heureusement. Je peux ainsi proposer la mienne sans qu'elle ne soit trop influencée par les interprétations scolaires d'hommes élevés avec des doses dangereuses de mots de croissance. La posture des Malhoumoudes a sans doute le défaut d'employer les mains pour des tâches pas très élevées mais elle a l'avantage de montrer de manière « obscène », selon nos standards, le sexe de la femelle et de cacher celui du mâle. Bien plus, de l'homme on ne voit pratiquement que les couilles pendouillantes ce qui non seulement leur enlève toute dignité mais les rend facilement attaquables par derrière. Dans cette posture, il y a un renversement de la visibilité des signes directs⁵ du désir sexuel : le désir du mâle « se cache » et celui de la femelle prend le devant de la scène. Un Freud malhoumoudien eût construit une théorie sur le manque du petit garçon au sexe soumis — mis dessous —

⁵ Les signes indirects continuent à exister mais il serait fort naïf de penser que le fait que les « signes directes » soient cachés n'influence pas la façon de les présenter. Ce qui ne veut pas dire que la corrélation entre les deux types de signes soit simple à établir.

et sur la richesse morphologique de celui des petites filles qui se serait transformé d'« origine du monde » en centre du monde⁶. Mais si les Malhoumouds n'eurent pas de Freud, c'est sans doute parce qu'ils n'en eurent pas besoin.

Je vois déjà venir l'accusation facile, oh combien facile ! de biologisme. « Tu es en train de réduire les humains à des bêtes : comme un animal en chaleur la femelle humaine montre le lieu du désir pour que la vie continue sans que le langage ne crée la couche dans laquelle l'animal humain est humain. »

Non ! Non et non encore !

Que le « lieu du désir » de la femelle⁷ soit au premier plan empêche qu'on le nie ce qui...

« C'est une fable de machos avec une interprétation macho ! Qui t'a dit que les femmes aiment ou désirent montrer leur sexe ? C'est ton fantasme. Assigner une telle importance au voir et au caché, c'est le propre des hommes. Les femmes préfèrent sentir », me dit Louise avec un ton qui n'admettait pas de répliques.

Je me tus.

Ces considérations tourbillonnaient dans ma tête depuis une quinzaine de jours et je ne trouvais ni la force ni le désir de les mettre sur papier. Jusque hier quand j'ai lu cette phrase de Catherine Johns citée dans *Interpreting Contemporary Art*⁸ : « *La vulve est rarement vue : sa position la rend invisible dans chaque position normale même à sa propriétaire* » et le commentaire de Victor Burgin : « *C'est dans ce "rien à voir" relatif que le mâle fétichiste voit le sexe de la femme seulement en termes d'absence, de manque.* »

Ce « rien à voir » est causé par la position debout, et s'il n'y a rien à voir on est porté à exagérer ce qu'on voit, n'est-ce pas Louise ?

1953

« Pourquoi l'année 1953 est-elle si importante pour les femmes ?

- Parce que c'est l'année de la mort de Staline.
- Et alors ?
- Et alors, c'est une libération.
- Pour l'humanité, pas pour elles seules. Donne-moi une réponse qui s'applique aux seules femmes.
- Simone de Beauvoir publie *Le deuxième sexe*.
- Non. Quelque chose d'important pour les femmes, en tant que femmes. *Le deuxième sexe* est important pour le premier aussi.
- Élisabeth II est couronnée reine d'Angleterre.
- Et, tu trouves cela important ?

⁶ Et qu'on ne me dise pas qu'être au centre est une simple conséquence d'être à l'origine !

⁷ Lieu du désir : lieu où le désir se niche et lieu que le désir pointe. De la femelle : désir que la femelle a et désire que le mâle a de la femelle. J'emploie mâle et femelle même si le désir s'accommode mal de ces catégories parce que je parle de configuration physique et je veux montrer que la structure physique du corps tout en n'étant pas tout n'est pas pour autant rien, comme les nouveaux idéalistes aimeraient nous faire accroire.

⁸ Stephen Bann and William Allen ed., *Interpreting Contemporary Art*, IconEditions, 1991.

- Alfred Kinsey publie *Le comportement sexuel de la femelle humaine*.
- C'est surtout pour les hommes.
- Je mets ma langue au chaud !
- Pour la première fois au XXe siècle une femme est élue premier ministre.
- T'es sûre ?
- Très sûre
- Où ?
- En Mongolie. »

Les lombes

Je le savais. Impossible de se fier à Saint Augustin, il finit toujours par décevoir. Depuis hier, j'étais content de voir qu'il avait au moins eu le bon sens de condamner le suicide au nom de Dieu et voilà que feuilletant un dictionnaire de latin pour chercher comme on disait « inflammation des glandes de Bartolino » je me trouve devant cette phrase du Tunisien qui a fait le plus de dégâts dans l'histoire de l'humanité : *Diaboli virtus in lumbi*. Traduction : la force du diable est dans les lombes, ou les reins si vous préférez, ce qui est une manière de dire que, si vous voulez affaiblir le diable, vous ne devez pas penser à la cambrure des lombes, pardon des reins comme disait Georges Brassens, l'anti-augustin de la chanson française.

J'y prends goût. Je sors le « Petit dictionnaire de 2948 maximes, proverbes, devises, phrases et locutions latines » édité par Hoepli en 1987. Dans l'index je suis frappé par les vingt-six entrées « contre les femmes » et la seule entrée « pour les femmes ». Normal, vous me direz. Oui. Je vais lire la première « contre » : *Aut amat, aut ofit mulier ; nihil est tertium* (La femme aime ou hait, il n'y a pas de voie du milieu). Pourquoi « contre », je ne comprends pas. Allons donc voir la seule « pour » : *Rusticus est vere qui turpe dicit de muliere* (celui qui parle mal des femmes est un goujat). Ce n'est pas tellement à propos des femmes. Une autre contre : *Mulier, cum sola cogitat, male cogitat* (une femme qui pense seule, pense mal). Contre ? Mais penser mal, n'est-ce pas penser bien ?

Sororité

Dites à une femme que les filles réussissent mieux à l'école que les garçons parce qu'elles sont plus mûres, savent mieux écouter, sont plus sensibles — la vérité quoi ! — et vous pouvez être sûr que, si elle a des fils, elle vous dira qu'il s'agit plutôt d'une école mieux adaptée aux filles. Même si c'est une féministe militante, une féministe radicale, même si les hommes l'ont fait chier toute sa vie. Elle pourrait même ajouter que les femmes ont déjà trop souffert de ce genre de manichéisme, que du noir et du blanc elles en ont bouffé à longueur d'année... Ça doit être vrai. Ce qui semble certain c'est que pour les femmes aussi il est difficile d'abandonner l'idée que la maternité est plus importante que la sororité.

Fils de femmes

Elles ont décidé d'avoir un enfant ensemble. La nature sauvage ne permet pas encore à une femme d'en inséminer une autre, la nature, domestiquée par la technique, oui. L'une des deux est enceinte. Dans une soirée entre amis progressistes (terme beau et désuet), on discute du cas⁹. Il n'y a bien sûr aucune considération morale sur le fait que deux femmes vivent ensemble *more uxorio* ni sur le fait qu'elles décident d'avoir un enfant. Il y a des doutes, des doutes liés aux dangers que court le bonheur de l'enfant, surtout s'il est mâle. Mais les doutes, c'est bien connu, dans certains milieux, sont bien plus destructeurs que les certitudes. Comment réagira l'enfant au manque de figure masculine à laquelle s'identifier ? Où trouvera-t-il une figure paternelle pour se « libérer » de la fusion avec la mère ?

On ne sait pas. On ne sait pas... On ne sait pas, mais même ceux qui se font un honneur de cracher sur la psychanalyse vont chercher des doutes et des risques dans Freud et Lacan qui, tout à coup, deviennent les dépositaires de la vérité. Pour montrer les dangers qui guettent cette nouvelle vie on n'hésite pas à confondre le mâle avec le père et à faire du Lacan de cuisine : on est sûr — en voilà une, de certitude ! — que seul le père peut faire la loi. Et quand une question un peu trop maligne surgit : « Est-ce le père qui fait la loi ou la loi qui fait le père ? », les réponses se cachent derrière des grimaces impuissantes.

Peut-on faire courir un tel risque à une nouvelle vie ? Tout tourne autour de cette question. Impossible de casser le cercle vicieux en disant que donner naissance c'est, par définition, faire courir des risques. Des risques inutiles¹⁰ par-dessus le marché. Le risques d'encourir des risques est-il une justification suffisante pour arrêter la vie ?

« Ce n'est pas une question de risques en absolu. C'est que c'est bien plus risqué pour l'enfant d'un couple homosexuel.

- Pourquoi ?
- Parce que même si l'homosexualité est acceptée, cet enfant sera assez hors norme pour sentir le poids des jugements de ceux qui n'acceptent pas ce style de vie.
- Ça pourrait aussi être le contraire : qu'il aurait une communauté élective qui lui facilite la vie.
- Tu sembles oublier le poids de la famille.
- Non. Mais la famille évolue et qui te dit qu'une « nouvelle » famille comme celle dont on parle ne fera pas moins de dégâts que l'autre. Ces filles essayent de faire mieux que nous.
- Mais, donner naissance à un enfant ce n'est pas une expérience scientifique où, si ça va mal, on invente une nouvelle théorie et on recommence. »

Certes. Donner naissance c'est un acte de confiance dans la nature, dans les humains, dans la technique, dans le monde quoi ! Confiance qui doit être encore plus grande chez un couple de lesbiennes qui n'a pas eu l'*imprimatur* de l'histoire pour certifier que son approche du bonheur est dans les limites des risques

9 Même parmi des gens très avant-gardistes comme nous, c'est encore un « cas ».

¹⁰ Est-ce que à ce niveau la catégorie d'utilité veut encore dire quelque chose ?

acceptables. Et ce qui est acceptable n'est plus établi par la bonne, vieille et hypocrite morale mais par la nouvelle, déguisée en rectitude politique. Mais la rectitude politique, née pour rassurer l'autre qu'on est toujours l'autre de quelqu'un, est un autre bel exemple d'une attitude dictée par la peur des risques.

Ce n'est rien

Je suis déçue. Frustrée par le fait que plus ça change et plus ça reste pareil. Je ne comprends pas pourquoi mais, tout en sachant très bien ce qu'il faudrait que je dise, je ne le dis jamais. C'est comme si toutes mes neurones, au moment où j'ai le plus besoin d'elles, se liquéfiaient. Ce qui s'est passé hier en est un bon exemple.

Rendez-vous à l'hôpital de sainte Thérèse pour un kyste à une joue. Le médecin, un homme dans la cinquantaine avancée, avec des yeux tristes, plus tristes que les miens, a l'air très gentil. Il a l'air d'un bon médecin de famille.

Il palpe la joue. « Ce n'est rien », il dit pendant qu'il se met un gant. « Ouvrez grand la bouche ». Aaaaah. Il joue dans ma joue¹¹. Il tapote d'un air très concentré. Presque trop. Je me sens un peu crétine, avec la bouche ouverte. Il touche la langue. Je tousse. « Excusez-moi. Ce n'est rien. Vous êtes un peu tendue. » Je le crois que je suis tendue ! Pendant qu'avec une main il a l'air d'étudier ma joue, avec l'autre il me masse une épaule. « Oui... vous êtes très tendue... n'ayez pas peur... une simple inflammation. » Je ne dis rien. Je voudrais lui dire que son massage me gêne mais je crains de le mettre mal à l'aise. Au fond... au fond, il ne s'aperçoit sans doute même pas de ce que fait sa main gauche.

« Êtes-vous sportive ?

- Non.
- Même pas du ski de fond, ou de l'aérobic ?
- Non. Je marche beaucoup.
- Ça c'est bien. Relevez le T-Shirt. »

Dès que le stéthoscope me touche je glousse. « Ce n'est rien. Il est seulement un peu froid. » Me dit-il. Ce n'est pas parce que le stéthoscope est froid mais parce qu'il m'a pris le sein dans la main comme s'il était mon amant. « Dégrafez-le ». J'obéis. Hébétée. « Parfait », il dit et son sourire ne semble pas faire référence seulement à mon état de santé. Il continue à me tripoter les seins. « Parfait ». Son sourire devient toujours plus crispé. Le stéthoscope qui pendouille pourrait rendre la situation cocasse. Mais non. J'ai l'impression d'être un personnage d'une mauvaise blague de cul.

- Maiaiaia...
- Ce n'est rien. C'est la routine.

Je suis incapable de dire quoi que ce soit. Ce n'est pas en gloussant comme une poule ou en béguetant que je lui ferai comprendre que ce n'est pas vrai que ce n'est rien. C'est quelque chose. Mais j'ai les idées

¹¹ Pour Fiorenzo : un jeu de mots comme les tiens.

paralysées.

« Maiaiai...

— Ça remonte à quand votre dernière visite gynécologique ?

— Chais pas...

— Un an ?

— Plus.

— Trois ans ? C'est beaucoup trois ans », il dit en me frôlant avec le pouce un mamelon.

Je vais... Je vais me fâcher. Si je ne lui dis pas d'arrêter, je vais me fâcher contre moi-même. Il m'agrafe le soutien comme si c'était la chose la plus normale au monde. « Vu que vous semblez ne pas aimer aller chez le médecin, je peux vous faire une visite gynécologique... et comme ça vous serez loin des cliniques pour trois ans encore. » Son demi-sourire dénote un malaise croissant. Moi, je ne souris pas. Je dois avoir cet air passive que j'ai quand je voudrais me cacher dans les poches de mon manteau. Je réussis à dire que je préfère prendre un rendez-vous avec un gynécologue. « Oui, c'est une bonne idée. Mais savez-vous que le jour avant la visite il est préférable de faire l'amour ? le matin aussi... Si vous n'avez personne, vous pouvez vous toucher. Est-ce que vous vous touchez parfois ? » Je ne sais pas comme je le regardai, mais certainement pas de l'air que j'aurais voulu, parce qu'il continua à me regarder comme si j'étais consentante. Consentante ? Bloquée. Bloquée par une merde de respect des vieux. Incapable de dire ce que je pensais. Ou, plutôt, incapable de penser ce que j'aurais voulu dire. L'atmosphère était glauque. Trop. Je sentais « mon » sourire bête revenir, ce sourire qui me colle aux lèvres quand mon cerveau est collé. J'ai pensé pendant quelques instants qu'il allait me mettre une main entre les cuisses et j'ai eu peur. Peur d'être incapable de réagir. D'être figé comme un rat mort.

J'ai mis mon manteau pendant qu'il s'asseyait au bureau. Je ne l'ai plus regardé. J'ai gardé mon regard bas, comme quand je boude.

J'en ai parlé à A.. Elle m'a engueulé. Elle a raison. Ma stupide crainte d'être une féministe bornée me bloque. Et mon anarco-catholicisme aussi. J'ai envie de prendre un rendez-vous avec sa femme, qui est gynécologue. Je ne le ferai pas. Je ne suis pas assez vache. Je suis conne¹².

Sacrés corps

Sur une musique obtuse de disco, dansent les danseuses et les hommes bavent.

Le cafard s'était installé dès les premières heures de l'après-midi. Impossible de lire plus d'un quart d'heure, inutile de réorganiser pour l'énième fois la bibliothèque : même le plaisir solitaire n'apaisait ce tourment qui venait d'au-delà de l'âme. Trois spaghettis et un morceau de fromage à six heures. Une

¹² Quand j'en ai parlé à Ivan, il m'a dit que les petites villes québécoises sont plus perverses que je ne le pense. Que des histoires comme celle du médecin de Drummond qui tripotait tous les ados ne sont que la pointe de l'iceberg. Que ce vieux con est sans doute d'accord avec sa femme pour mettre du piquant dans leur couple avec une jolie nana.

traversée du parc Lafontaine en oiseau rapace. Un expresso morose au Prince Arthur et puis, une entrée, pas tout à fait fière, à la messe de huit heures au club au coin de St-Denis et Ontario.

Un sacristain, excessif non seulement à cause de son estomac chargé de bière, m'indique une chaise à côté de l'autel — plus le fidèle est proche des officiantes plus l'obole est élevée. Je lui glisse cinq dollars mais je m'en vais au fond, derrière des Viets qui se pensent invisibles. Une rousse *chargée d'un plantureux développement de toutes les parties de son corps*¹³ traîne une peau synthétique près du poteau qui lui a permis de mimer un improbable sacrifice. Elle s'agenouille mollement, appuie, paresseuse, les épaules au sol et puis, comme touchée par la foudre, elle élance sa croupe polie vers le siège du père éternel. Un instant après, comme par magie, elle est couchée sur le dos avec les jambes divinement bandées en V. Ses mains, avec une lenteur excessive, écartent légèrement les lèvres pendant que la tête, avec un rythme de bacchante, se perd dans un nuage de cheveux de jais. Elle dessine gravement un arc de cercle pour montrer à tous les fidèles l'aimant du monde.

Venite, missa nova erit.

Jessica cède les planches à Sandra, blonde, deux seins exquis qui compensent un visage très disgracieux, à Nathalie une rousse aux jambes de flamant et à Melissa, une amphore à la démarche paysanne qui traîne sa peau accompagnée par des applaudissements de circonstance. Elles s'inclinent et se préparent pour célébrer une messe solennelle annoncée comme « un numéro spécial seulement pour toi ! ». « Vous pouvez garder la monnaie », dis-je à une serveuse enfant de chœur dont la chaste minijupe m'apporte un flash de braves filles vulgaires qui draguent sur St-Denis. Mon œil lascif, cherche, dans leurs mouvements prévisibles et dans leur corps flexueux, des riens qui me renvoient aux rêves de mon enfance : Brigitte Bardot qui volait dans ma petite chambre... le coude de ma tante qu'effleurait mon coude... la cousine qui me laissait déposer la tête sur sa jupe bien tendue jusqu'aux genoux... le sommeil agité près de Giacinta dans la grange... les aisselles touffues de Carla... les gémissements de ma...

J'ai manqué le numéro spécial. Une obtuse musique disco accompagne Mélissa qui, mimant une masturbation, semble réincarner sa grand-mère frottant, sur une planche à laver, les pantalons crottés de son mari. On ne sort pas de la paysannerie si facilement ! L'érotisme ? C'est quoi ça ? semble-t-elle dire. L'érotisme ? N'as-tu pas d'autres choses à penser ? Elle est tellement gauche que personne ne l'invite. Je dois la faire danser à ma table.

Elle installe le tabouret entre moi et le Viet qui n'a pas arrêté un instant de dodeliner la tête.

- Ton nom ?
- Renzo.
- Québécois ?
- Ça dépend.
- Ça dépend ?

¹³ Colette, La fin de Chéri.

- Ça dépend.
- T'as l'air compliqué, toi.
- Dix danses.
- Dix ?
- Dix, sans te déshabiller.
- Si c'est ça que tu veux...

Elle gigote décidément trop.

Après la première danse les pensées prennent le dessus des rêves.

Mélissa, comme Éros, est fille de Pauvreté et d'Expédient et comme Éros est « intermédiaire entre ce qui est mortel et ce qui est immortel ». Mais, chère Diotime, il en a coulé de l'eau sous les ponts depuis ton explication. L'immortel a depuis abandonné les cieux et ses antichambres, les temples, pour nidifier dans les corps, hélas, marcescibles des hommes. Plus besoin de garder le feu sacré dans les temples ! Les Vestales, recyclées en anges gardiens ou en filles de joie, se limitent à attiser les feux follets des hommes.

Quel ennui ! Quel vide ! Mais, voilà qu'une mélodie se lève. Ce sont les ménestrels romantiques, avant-garde de la technique, qui indiquent la nouvelle vie : « Sortez... sortez de la maison... hors de la maison mesdames ». Dehors, l'autoroute de l'autonomie, des maisons plus ou moins closes, porte à l'usine-caserne mais très vite l'autonomie se mue en isolement. Et ainsi, sous le regard hautain de l'argent, l'ange gardien devint travailleuse et la fille de joie, pute. Mais, quand on est isolé, il suffit de presque rien pour s'amouracher, s'offrir au premier venu (premier venu qui a quand même un certain style !) et réduire le sexe à une banale pratique de communication. Les voilà les deux sexes de la communication : elle, avec une jupe dont la fente, insensible à la barrière des genoux, occupe toute la cuisse (il lui manque seulement une grande flèche indiquant la position exacte du pubis) et lui, en shorts, bicyclette et T-shirt de Gaston la gaffe (il lui manque seulement la sucette).

Quel ennui ! Quel vide ! Mais la pègre et ses adjoints flairer l'affaire : ils construisent des temples (dorénavant appelés clubs) où des jeunes filles célèbrent des rites au démon Éros qui, déçu du train-train sexuel, remet du sacré dans les corps. Elles célèbrent, plus ou moins belles, plus ou moins malignes, plus ou moins sympathiques — toujours jeunes —, une liturgie où elles sont en même temps l'officiante et la victime devant des fidèles plus ou moins laids, plus ou moins cons, plus ou moins dégueulasses — toujours seuls.

Mais Mélissa n'est pas un démon et, si elle est un messenger, elle s'identifie complètement au message : son corps. Ce corps qui n'est pas un objet qu'on montre ou qu'on vend car il est « elle » ; ce corps qui est mortel et immortel et qui garde en soi le feu sacré délogé de l'acropole ; ce corps qui a la dignité inscrite dans tous ses plis et qui n'est touché par aucune moralité de service ; ce corps qui, à la caresse d'un « vieux dégueulasse », réagira comme il a appris à réagir ; ce corps qui indique la mort, car de la mort il est si lointain ; ce corps qui, depuis Ève, est connaissance et amour ; ce corps...

Mélissa est fille d'une femme pauvre et non de la pauvreté. Mélissa connaît les expédients et non son père. Mélissa est seule, plus seule que les hommes seuls qui la regardent. Mais, surtout, Mélissa risque beaucoup, beaucoup plus que les hommes qui se réchauffent à sa chaleur. Certains de nos philosophes pourraient gloser : « où le risque est grand, là on peut trouver ce qui nous sauve » et peut être qu'ils ont raison. Mais qui est sauvé ? Mélissa ? Le mec perdu qui bave devant elle ? Ou, tout simplement, les intellectuels qui pinaillent sur risque et salut ?

Et maintenant, voici en quelle fortune Éros se trouve placé, en tant qu'il est fils d'Expédient et de Pauvreté. En premier lieu il est toujours pauvre, et il s'en faut de beaucoup qu'il soit délicat et beau comme la plupart des gens se l'imaginent ; mais, bien plutôt, il est rude, malpropre [...] tout cela parce que, ayant la nature de sa mère, il fait ménage avec l'indigence ! Mais, en revanche, conformément à la nature de son père, il guette, embusqué, les choses qui sont belles et celles qui sont bonnes [...] habile comme sorcier, comme inventeur de philtres magiques, comme sophiste.
(Platon, Le Banquet)

Femmes et voitures

Pendant des années on les a associées. Un jeune homme, dès qu'il avait une certaine indépendance affective et économique, voulait sa voiture et sa nana. Pas nécessaire d'avoir inventé le fil à couper le beurre pour penser à des jeunes femmes en déshabillé, allongées sur le capot, comme mécanisme publicitaire. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler. Je veux parler d'un lien entre femmes et voitures beaucoup plus profond. Plus précisément, entre les femmes et la Formule 1. Ecclestone, pour contrer la domination des Ferrari, propose de les rendre plus lourdes ; de les handicaper avec un poids qui les ralentisse pour satisfaire ainsi les exigences du spectacle. Et les femmes en tout cela ? Les femmes, comme les Ferrari, roulent trop vite et des milliers d'Ecclestone proposent des moyens de les ralentir pour que les pauvres mâles puissent toujours rêver d'être premiers

Elfriede Jelinek

De Sully Prudhomme (1901) à Elfriede Jelinek (2004) en passant par Maeterlinck (1911), Hamsun (1920), Gide (1947), Beckett (1969), Marquez (1982), la route des prix Nobel a traversé les paysages les plus disparates avec une direction pas toujours évidente. Et pourtant, dans son testament, Nobel avait été assez clair en dictant sur son lit de mort que le prix de littérature devait être donné à « une personne qui a produit, dans le domaine littéraire, l'œuvre la plus remarquable dans une direction idéale ». Je doute que la direction idéale de Sully Prudhomme ait quelque chose en commun avec celle de Elfriede Jelinek. Mais les responsables des prix Nobel sont des hommes et, comme tous les hommes, traînent leur direction idéale qui s'adapte aisément au parcours accidenté de l'histoire.

Il est rare que j'entre dans un roman d'un écrivain que je ne connais pas dès les premières pages. Il me faut du temps. Et des pages. Je dois m'habituer aux odeurs particulières de l'auteur, à ses manies, à son regard, à sa façon de se regarder et de regarder le monde. Avec Lust¹⁴, cela a été particulièrement dur. La violence des coups de mots m'empêchait de sortir de ma tranchée et, quand les mots se taisaient, la poussière était telle... Je devais avancer — avancer c'est une façon de parler — les yeux fermés.

L'atmosphère était glaciale malgré la chaleur des corps, les corps étaient froids malgré l'agitation fébrile. Et puis, ça y est.

Je me suis retrouvé chez elle, assis dans une chaise inconfortable d'où je la regardais « *dénoncer les mythes [...] le langage même des mythes et non seulement leur contenu* », d'où je l'observais enlever une couche après l'autre de l'oignon de l'histoire : « *mon réductionnisme n'a rien à voir avec une simplification. C'est [...] un travail de cristallisation : lorsque je réduis un état de fait [...] c'est pour faire ressortir la charpente* ». Je ne pouvais pas sortir de chez elle sans rêver d'y retourner.

L'obscénité qui m'avait dérangé devenait nécessaire ; la dureté était baume, la complexité aide, le manque d'espoir espérance.

Les hommes et les femmes et leurs batailles où tout le monde perd, même les gagnants.

Les femmes dans leurs jardins plantés d'espoir vivent de souvenirs, les hommes, eux, de l'instant qui leur appartient et qui, soigneusement cultivé, se ramasse en une petite poignée de temps qui ne leur appartient pas moins.

Les femmes que Gerti, femme d'homme riche, au service du père et du fils dans une Styrie délavée par le tourisme, cristallise.

La femme se défend, mais seulement pour la forme, elle prendra d'autres claques si elle s'obstine ainsi à nier l'âme de l'homme qui n'aspire qu'à s'illuminer.

L'homme riche qui possède Gerti, qui possède les ouvriers de la papeterie qui est possédée par les banques qu'il possède et qui possède l'argent que Gerti emploie pour se faire belle et se faire posséder par ceux qu'elle ne possédera jamais. Histoire de possession.

Vous êtes ici dans une communauté de chair et les paysans-ouvriers qui pleurent facilement quand ils ne trouvent pas d'emploi, se mettent, oui, même en colère en voyant leurs femmes caresser doucement le bétail médusé qui part pour l'abattoir.

Le bétail disparu, les touristes multipliés, les déchets que la femme poubelle cache, la vie du néant qu'est l'homme contre le néant de la vie de la femme.

Prenant son appel dans les règles de l'art, le directeur s'éjecte de la femme, ses déchets il les laisse. Car bientôt la trappe du ménage se refermera sur elle, et elle retournera au néant d'où elle venait.

14 Elfriede Jelinek, Lust, Seuil 1996.

Une jeunesse que le tourisme déforme et que l'argent embaume per omnia saecula saeculorum. Sous le regard aveugle, hargneux et mesquin de l'Église.

Les banques courtisent les plus petits d'entre les petits à grand renfort de sacs de voyage publicitaires. Cette jeune racaille, valetaille des parents, ressent déjà le besoin d'un compte en banque.

Entre les mains visqueuses de l'État qui travaille à les faire travailler.

Rien ne se perd, l'État travaille avec ce que nous ne voyons pas.

Il n'y a plus d'étables fumantes. La merde s'entasse dans les coffres des banques qui s'ouvrent sur commande pour commander nos désirs.

Le temps ne pourrait-il pas s'arrêter chaque premier du mois, que nous puissions encore un peu contempler notre petit tas d'argent qui fume et pue le travail, avant de le porter sur nos comptes pour qu'il accroisse substantiellement nos besoins ?

Ses trous pour le mari directeur, l'étudiant amant et l'alcool dieu protecteur qui n'a nul besoin de changer de trou pour montrer son impuissance.

Et les femmes se voient promettre le paradis, à condition d'être des anges et de le préparer sur terre à leurs maris et leurs enfants, non sans y ajouter un peu de piment.

Badaboum !

Ainsi va la vie. Car elle nous a fait frivoles pour nous consoler de nos misères !

Avec le temps les années s'accumulent et nous vident de la vie.

Les femmes vieillissent tôt, et voici leur erreur : elles ne savent pas où cacher ce temps qu'elles traînent derrière elles, afin qu'il passe inaperçu.

Des chiens qui courent derrière leur queue.

Et même si les messieurs lèvent la patte et lâchent de l'eau dans leurs compagnes, ils ne peuvent se permettre de rester, il leur faut sans répit poursuivre leur course jusqu'au prochain arbre auquel ils s'agripperont de leurs vermisseaux en colère jusqu'à ce que quelqu'un les recueille

Sylvie et les hommes

Je suis lâche. Quand je l'ai vue s'approcher avec son pas défait et son air de vieille poupée, j'ai changé de trottoir. Je n'aurais pas su quoi lui dire. La dernière fois qu'on s'était parlé, je l'avais trouvée tellement pathétique que j'avais eu honte de la connaître. Il faut dire que ma relation avec Sylvie a toujours été assez particulière : même si j'ai de la peine à l'admettre, mon affection, que je crois sincère, a toujours été teintée d'un certain mépris. Immérité. Sylvie n'a pas inventé la poudre, c'est clair, mais elle n'est pas plus bête que bien des gars et des filles que je fréquente. Ça doit être à cause de l'affection un peu maternaliste que je suis incapable de l'accepter pour ce qu'elle est. À moins que ce ne soit pas vrai ce que m'a dit Alice, pour me faire chier : « Sylvie, c'est ton côté poupoule, c'est pour cela qu'elle te fait honte ». C'est possible. Comme c'est possible que Sylvie incarne, pour moi, un rapport femme-homme comme celui entre ma mère et mon père. Un type de rapport qui m'a toujours fait mal et vers lequel, je ne peux

pas le nier, je me sens attirée. Il n'y a rien à faire : une fois que, enfants démunis, on est tombé dans la potion familiale, on ne peut plus passer à côté d'une marmite sans que ses effluves ne sollicitent la mémoire de nos narines.

Étonnant, il est huit heures et elle va déjà au travail. Elle se tourne. Et si elle me voit ? Non. Quelle chance ! Que je suis lâche ! À bien y penser, dans mes rapports avec Sylvie, j'ai eu trois phases assez distinctes et toutes autour de sa liaison avec F. D.... cette espèce de nullité qui achète des amours naïves avec une souffrance usagée. Dans la vingtaine, c'était la rage contre les intellectuels entourés de pépettes et une légère déconsidération pour les pépettes elles-mêmes. Après ce fut une compréhension tous azimuts : c'était la vie. Au fond, ces fils de pute qui exploitaient leur pouvoir pour s'envoyer en l'air et les pépettes qui vendaient leur cul au pouvoir des mots, n'y était pour rien. C'était la vie. Dans la quarantaine, la rage est revenue. Une rage contre les intellectuels qui n'osent pas dire que tout leur baratin est de la *bull shit* et que la richesse de la chair de Sylvie compense mille fois la pauvreté de leur esprit.

Plastification

L'image des poils perlés de sueur que les manches laissaient éclore quand elles jetaient, avec une vigueur délicate, pas encore abruti par l'excès de sport, une fourchée de foin dans les chariots délabrés ne l'abandonnera jamais.

Aveuglé par la passion, il vécut pendant des mois avec Ève sans s'apercevoir que ses aisselles étaient glabres. Mais un jour, un jour où la passion s'était retirée pour se chicaner avec l'amour, le hasard la montra toute prise à se raser.

« Que fais-tu ? Tu te rases les aisselles ! cria-t-il.

- Ne me dis pas que tu ne t'en es jamais aperçu ! T'es pas aveugle que je sache !
- Si, aveuglé par l'amour.
- Ne dis pas de bêtises !
- Ce n'est pas une bêtise. Mais pourquoi tu fais ça ?
- Ça fait sale. »

Il se retira dans son trou. Il pouvait comprendre qu'on s'épile pour un jeu érotique ou, à la limite — vraiment à la limite — pour se libérer d'un parasite malicieux, mais pas pour la « propreté », ça non. Il n'était sans doute pas aveugle, mais il l'aimait et aimer, comme ils disent, c'est accepter. Il chercha des justifications. Il se dit qu'elle était prisonnière de l'œuvre diabolique de puritains sans esprit et sans poil au cul qui avaient réussi à plastifier les femmes (pour qu'elles ne se dégradent pas !) avant de les laisser sortir de la maison (pour le bureau ou la chaîne de montage ou le théâtre ou le restaurant — comme serveuses, souvent — ou l'école.) ; une dé-érotisation sournoise inutilement contrastée par l'ersatz décevant des minijupes ou celui, vulgaire, des jeans moulants ou le kitsch du trop de dentelles. Et ces puritains

atteints d'atrichie¹⁵ alliés avec des affairistes à l'odorat éléphanterque ont contaminé même les femmes les plus rétives à la domestication. Il termina son traîne-justification avec une note méprisante et, sans doute, injuste : ces ignorants qui ne connaissent pas la différence entre une jarre et un jarre, osent condamner les horreurs des talibans qui obligent les femmes à cacher leurs cheveux !

La passion et l'amour s'étaient donné une raclée et ils étaient tellement mal en point que, à cause de quelques poils, après quinze années de vie commune arriva la rupture : elle arriva le jour où il vit qu'Eve voulait « nettoyer » le pli de l'aine pour pouvoir être « présentable » pour les vacances ; le jour où il vit qu'elle était une adepte acharnée de la secte des glabres.

« Regarde. Tu aimes mon maillot ? », lui avait-elle demandé en ouvrant son peignoir comme un vieux satyre. Captivé par l'échancrure et ses poils rebelles, il répondit avec une caresse qui en appela d'autres. Quelques minutes plus tard elle s'enroulait dans son peignoir et glissait hors du bureau pour y revenir après ses ablutions statutaires et déposer la mine qui allait déchiqueter leur union : « Je n'aime pas les poils qui dépassent... Je vais m'épiler, ce sera plus présentable ».

D'un coup, tout s'éclaircit. Il comprit qu'il n'avait rien compris. Quand il parlait de la grandeur des plus petits détails, quand il affirmait que dans une goutte d'eau on pouvait retrouver l'univers ou que dans les émotions de l'enfance il y avait toutes les émotions de la vie, elle avait pris tout cela pour des images pseudo-poétiques, pour des métaphores kitsch, pour des exagérations ou, pire, pour des provocations. Il comprit que les sourires qu'il avait pris pour de la connivence ou les fous rires qu'il avait pris pour un accord sur des formules drôlement vraies étaient en fait des sourires de complaisance et des rires de dérision.

Un exemple suffit.

Il y a un mois, il s'était échauffé pour convaincre un politologue, pas plus sot que la moyenne, qu'il était bien plus important — politiquement — de réfléchir et débattre de l'émondage du pubis que du nationalisme. Après avoir dit que les journaux de cul étaient un miroir parfait de la société, il avait montré des photos de *Playboy* avec toutes les filles à poil défigurées par le rectangle ridicule qui avait remplacé le triangle pubien. Le politologue se lança dans un discours qui aurait endormi une girafe¹⁶ et déclara : « l'espèce humaine dotée d'une singularité multiple caractérisée par une soif inépuisable de conjectures inconjecturables se rend autre avec des modifications corporelles et devient vraie dans les travestissements du langage », il ne put se retenir et déclancha le fou rire d'Ève (fou rire qu'il voyait désormais comme l'archétype de tous les faux fous rires) avec un « Poil à l'œsophage » qui bloqua le savant.

Il poursuivit sur un ton mi-farceur, mi-doctoral : « Aujourd'hui, pour freiner de manière puérile et totalement inefficace la course vers un système d'aphasie généralisée — causé aussi par la diarrhée verbale de la majorité des intellectuels — les travaux sur le corps sont en augmentation constante. Ceci explique le grand succès du *body piercing* chez les jeunes et de l'épilation chez les femmes. Mais, si le *body piercing*

¹⁵ Est-il impossible de libérer l'humanité du virus de l'atrichie ? Pas sûr. Ce qui est certain, c'est que pour éradiquer les virus que l'économie cache dans les plis de la culture il faut d'énormes investissements psychologiques et politiques.

¹⁶ Il semble que la girafe soit le mammifère qui dort le moins : max deux heures par jour.

injecte un surplus de désordre dans le corps, l'épilation l'enveloppe dans un ordre mortifère. » Puis il enchaina sur la charge érotique des poils s'échappant des maillots et du désordre aux frontières de la toison comme dernier allié du désir sur les plages jonchées de mollusques... humains. Il se pensa assez convaincant et ne douta pas un instant de l'approbation tacite de sa compagne.

Maia, incapable d'entendre, rêvant de plages ensoleillées et, probablement, ne trouvant pas l'idée des mollusques très amusante, le savant se protégea derrière un : « Moi, je n'aime pas ça, ce n'est pas une question de propreté. C'est une question de goût e *de gustibus....* ».

Pour la deuxième fois, il ne put résister : « Oui, si vous y tenez... c'est une question de goûts, mais ce sont les goûts qui unissent et séparent les individus. Et ceux qui apprécient la tonsure inguinale sont certainement plus près que les autres du lessivage final. » Elle souriait, elle avait l'air de si bon poil !

Et pourtant... et pourtant... Il ne comprit pas. Il aurait compris le mois suivant.

Elle

Valérie Toranian, la directrice de la rédaction d'*Elle*, vient de publier son premier livre : *Pour en finir avec la femme*. Avant de l'acheter j'ai lu l'espèce de manifeste en forme de dédicace qu'elle met en exergue. Plus ou moins inspirant, mais c'est « [les femmes] *qui en ont marre d'être coupables. Et encore plus victimes* » qui m'a convaincu. Et, ça valait la peine.

Un livre léger, agile et qui fait repenser. Surtout le rapport au pouvoir, des hommes et des femmes. « *Être féministe aujourd'hui pourrait s'illustrer simplement dans l'investissement encore plus poussé des femmes au cœur de l'entreprise, au cœur de la société civile, au cœur du politique. À condition de briser le tabou du pouvoir.* »

Banale, mille fois entendu ? Pour certains hommes — pour certaines femmes aussi — une mille et unième fois, ne fait pas mal. Le voile est aussi un enjeu de pouvoir, entre pères et frères et les jeunes filles-sœurs voilées de soumission. Mais pas seulement. Le voile est aussi une protection qui permet de prendre la parole et de s'attaquer au pouvoir. « *Ces femmes qui se disent féministes de l'Islam, risquent bien un jour d'envisager le féminisme, au-delà de leur pratique religieuse, comme une intéressante perspective de dépassement de leur condition.* » Ça aussi on l'a déjà entendu. Mais ce qui me semble intéressant, c'est que ce soit la rédactrice en chef de *Elle* qui l'affirme. Que la rédactrice d'une revue de mode écrive de telle chose a sans doute plus d'impacts que ce qu'écrivait la Simone de Sartre. Et s'il n'y avait pas eu Simone ? C'est vrai. Mais les lectrices de *Elle* sont plus nombreuses et certainement plus dans... dans... dans ce qui bouge que la majorité des lettrées qui lisent *Le deuxième sexe*. Et à propos de sexe « *le sexe pourrait être le lieu où se désapprend le plus sûrement la domination masculine...* » Ça aussi on l'a déjà entendu. Mais qu'est qu'on n'a pas entendu ?

Cerveau

Le docteur Joseph Lurito de l'Université de l'Indiana a découvert que « Contrairement aux femmes, les hommes n'emploient que la moitié de leur cerveau pour écouter » Quelles conclusions tirer ? Que les femmes

écoutent mieux car elles emploient tout leur cerveau ou que les hommes sont plus intelligents car ça leur suffit la moitié ? Ou, ce qui a l'air bien plus intéressant, que la physiologie ne nous apprend rien au-delà du physiologique ? Pour savoir que les femmes écoutent mieux il suffit d'écouter.

Un clin d'œil à l'image de la femme québécoise moyenne par un quinquagénaire moyen.

J'ai feuilleté *Clin d'œil* pendant que j'essayais vainement d'avancer sur un tapis courant. *Clin d'œil* est un magazine féminin québécois qui s'adresse à... je ne sais pas très bien à qui, même si c'est évident qu'il ne s'adresse pas aux bas bleus qui arpentent les lieux de débauche de l'université Laval, ni aux féministes de *Bitch*. Il s'adresse, probablement, à la femme québécoise moyenne. Loin de moi l'insinuation que la femme québécoise moyenne ne fréquente pas l'université ou qu'elle n'est pas féministe : ce qui se passe, c'est qu'une fois la moyenne calculée, la prétention d'une culture fraîchement acquise et la rage d'un féminisme qui vient de découvrir la bêtise des mâles disparaissent pour faire place à l'indépendance et à l'assurance propres de la femme québécoise moyenne. Et la femme québécoise moyenne semble attirée d'une part par l'image de la femme européenne moyenne et de l'autre par celle de la femme américaine progressiste moyenne.

Deux exemples ont surtout touché un quinquagénaire moyen comme moi, et l'ont poussé à parler de tiraillement entre deux images que des femmes journalistes moyennes projettent sur du papier plus ou moins glacé pour que les lectrices se reconnaissent dans l'image de la femme moyenne qu'on leur projette.

1. Dans un long article sur les *sex-friends* — agrémenté par une photo d'une cuisine où un homme en tablier sert une bouillie de gruau — une journaliste explique comment, en attendant l'amour de sa vie, il vaut la peine d'acheter les services d'un ami de cul.
2. Une publicité, pour je ne sais pas quoi, montrant le gros plan du visage d'une femme couchée, les yeux mi-clos, la lèvre supérieure laissant apparaître une chaîne de dents candidas qui attend d'être mordillée par les dents coquines d'une autre fille aux yeux clos.

Sexe, bouillie et morne quotidienneté avec les hommes du côté américain ; sexe, érotisme, rêves, et passion côté vieille Europe.

Côté américain et côté européen ? Pourquoi mettre au centre la géographie ou la géopolitique et pas, plutôt, l'économie ? côté pauvres et côté riches, pour nous entendre. Ou employer l'analogie théâtrale et parler du côté comique et du côté tragique ? Et passer par l'art ? et introduire le côté réalisme populaire et le côté art pour l'art ?

Pourquoi pas ?

Mais, n'importe quels deux côtés vous preniez, il semble évident que la femme québécoise moyenne est sortie du cocon amer du patriarcat.

Femmes

Elles ont entre soixante-dix et vingt-deux ans. Elles chantent, rient, se moquent. Aidées par le vin, elles ôtent les derniers restes de pesanteur. L'allégresse s'installe sans que la dignité déloge. L'intelligence pétille, les mains dansent dans l'air charmé, les yeux ne cessent de briller. La maison vit.

Baruya

Les Baruya¹⁷, une tribu primitive de la Nouvelle-Guinée, furent « découverts » par les Blancs en 1951. En cinquante ans, ils sont passés d'une culture « primitive » à un mélange toujours plus teintée de culture occidentale. À titre d'exemple : un Baruya est actuellement professeur d'université et enseigne à des Blancs... sept mille ans de culture effacés en cinquante ans ? Étonnant ? Non. Qu'est-ce que sept mille ans de culture comparés aux millions d'années de travail de l'évolution ? Un tout petit rien. Si je ne m'abuse, il y a plus d'un siècle, Nietzsche n'arrêtait pas de le dire à ceux qui se gonflaient les neurones dans les salles de gym de l'esprit. Un siècle et la majorité des non Baruya ne l'ont pas encore compris ! Toutes les sécrétions de la femme polluent, « c'est pour cette raison qu'une femme ne doit pas chevaucher son mari pendant le coït, car cela risquerait de faire s'épandre sur le ventre de l'homme les liquides qui s'écoulent de son sexe. » Vu que du sexe de la femme sort la vie il fallait bien qu'ils trouvent du négatif pour compenser, malins ces Baruya ! En plus, si elle chevauche, elle a le contrôle, il fallait bien que ces malins de Baruya trouvent une excuse. On est tous des Baruya.

Lors de l'initiation des jeunes hommes Baruya « on leur pose sur la tête (...) un cercle de jonc terminant par deux défenses de cochon acérées dont on enfonce les pointes dans le front des initiés » et ils doivent « pendant toute une nuit (...) supporter la douleur de ces pointes. » Pourquoi toute cette souffrance ? Pour leur faire comprendre que les femmes sont dangereuses, que leur vagin est denté et que, s'ils ne font pas attention, ils risquent de perdre le bout de chair auquel ils tiennent plus qu'à la poubelle de leur jus. Les Baruya sont tous des Occidentaux !

Pourquoi passer aux haches et aux machettes quand depuis des millénaires ils avaient trouvé un équilibre parfait avec la nature avec leurs outils en pierre et en bois ? Pourquoi être pris par le virus de l'efficacité ? Pourquoi abandonner des traditions millénaires pour des sociétés sans la chaleur de la communauté ? Parce qu'ils n'ont pas le choix et pas parce que la machine occidentale aplatit tout et impose ses non-valeurs, comme le pensent les penseurs de la peur, mais parce que, dans leur vie, entre un peu plus de plaisir et de facilité. C'est simple, mais c'est comme ça. Les Baruya suivent le courant de la vie. Nous sommes tous des Baruya.

Quand on demande aux Baruya pourquoi les hommes sont supérieurs aux femmes ils répondent : « parce que les hommes sont plus forts et plus mobiles que les femmes ». Simple. Quel dommage que cette

¹⁷ Maurice Godelier, *La production des Grands Hommes*, Flammarion, 2003.

maudite technique permette aux femmes d'être fortes et mobiles comme les hommes ! Nous sommes tous des Occidentaux.

Non seulement du corps de la femme sortent les nouvelles vies, mais aussi le lait pour les alimenter. Elles exagèrent ! Nous aussi, nous les mâles occidentaux, nous pouvons leur donner du lait de soja ! Nous sommes malins. Et les Baruya ? Eux sont plus malins encore. Ils ont découvert — faut-il que je souligne que ma pensée, influencée par la décadence occidentale, me fait douter que ce soit une découverte très scientifique — que le lait naît du sperme. Cette découverte leur permet de faire boire leurs sécrétions, sources de vie, aux femmes aux sécrétions mortifères. Nous sommes tous des Baruya.

Les jeunes hommes aussi doivent boire du sperme pour devenir de vrais hommes. Les jeunes un peu plus vieux s'en déchargent. Et les jeunes filles ? Elles tètent les femmes dont le lait est plein de sperme. Les voies du plaisir sont infinies. Nous ne sommes pas tous des Baruya.

On les appelle les femmes fontaines parce que, pendant leurs orgasmes, elles peuvent éjecter jusqu'à un verre de « liquide ». Fontaine de jouvence ? Non. Plutôt fontaines de peur : pour les hommes qui, après avoir cédé le sceptre de l'intelligence, doivent abandonner celui de l'éjaculation ; pour les femmes fontaines elles-mêmes qui se sentent spéciales, et ce n'est vraiment pas le bon moment — elles risquent de se faire taxer de terrorisme bio-psy-cul¹⁸-politique ; pour les femmes responsables de penser la condition de la femme parce qu'elles craignent que leurs ouailles moins ruisselantes se sentent dévalorisées. Mais cette histoire n'a rien à voir avec les Baruya ! Êtes-vous sûr ? Moi non. Je pense que c'est une autre démonstration qu'on est tous des Baruya.

La femme idéale

Dans les groupes fondés sur les affinités électives se crée souvent une atmosphère douceâtre qui vire facilement au trop sérieux : nous... nous... nous. Et le « nous » n'a même pas le culot du je... je... je... ! Notre coterie ne fait pas exception. Hier, après une réunion de quatre heures où on passait avec trop de gravité du *juggernaut* de la modernité aux *role-sets* de Merton, de Madonna aux toilettes de l'Université du Québec à Montréal, des LGBTQ+ à Pynchon, Amina proposa un de ces jeux stupides que les magazines féminins emploient pour « sentir » leurs lectrices et éventuellement leur faire gagner un voyage aux îles vierges. Après une assez longue discussion, on décida que chacun devait définir, en quelques mots, la femme idéale. Pour ne pas trop s'influencer (l'obsession de Fiorenzo) on devait écrire les définitions et les lire ensuite, au hasard. Les voici.

Nadia. Une personne qui n'accepte pas les frontières psychologiques entre les sexes et qui peut vivre paisiblement avec un homme ou une femme.

¹⁸ Culturel.

Enzo. Ma mère.

Ève Pour ne pas casser la baraque j'ai accepté le jeu mais je suis contre toute « idéalisation » de la femme : elle nous a déjà coûté trop cher. Pour moi, pas de femmes idéales, seules des femmes réelles.

Iketnuk Une chair animée.

Magda. Pour moi la femme idéale et l'homme idéal sont la même chose : une personne qui se donne corps et âme dans la lutte contre l'injustice.

Lorenzo Elle enveloppe de mystère les choses simples, comme les rapports sexuels ; elle simplifie les choses complexes, comme les rapports humains.

Hannah. La femme idéale joue avec le feu.

Renzo. Une femme entre douze et vingt-cinq ans qui n'a pas désappris à jouer et qui veut.

Louis Une femme qui sait se taire.

Patxi. Une serpentine ollaire où se mitonne une neige d'étoiles.

Fiorenzo. Je ne parlerai pas de « ma » femme idéale car cela ne servirait à rien, elle appartient au passé. Je dirais quelques mots sur celle qui, j'imagine, pourrait être la femme idéale pour les nouvelles générations. Dans un monde qui se féminise toujours plus, elle doit, tout en restant consciente de sa supériorité, ne pas faire les mêmes erreurs que les hommes qui, dans une société « masculine », méprisaient trop facilement les femmes. Libre de ressentiment elle dressera des enfants prêts à se jeter dans le bouillonnement de la vie.

Léa Une femme qui ne fait pas de concessions faciles à la mère et une mère qui ne cède pas devant l'image stéréotypée de la femme.

Amina. Une personne fière, intelligente et indépendante dans le monde ; vache au lit.

Exégèse, par une militante

Sur les avantages d'être une femme artiste tels que présentés par les Guérilla girls :

Travailler sans la pression du succès.

Le premier de la liste et il mérite sa place. À quoi d'autre sert l'art ?

Ne pas être en exposition avec des hommes.

Ça, c'en est un vrai !

Pouvoir échapper au monde de l'art en faisant quatre jobs comme free-lance.

C'est le prix à payer pour ne pas être salariées.

Savoir que votre carrière peut s'amorcer après quatre-vingts ans.

Que les femmes vivent plus que les hommes, c'est bien connu.

Être sûre, peu importe le type d'art que vous faites, qu'il aura l'appellation de « féminin ».

Pourquoi ne pas être orgueilleuses de cela ?

Ne pas être coincée dans une position de professeure régulière.

Art et académie, flirt mais pas d'intercourses.

Voir vos idées qui alimentent les œuvres des autres.

Avec cet avantage, j'ai des difficultés dans n'importe quel registre : ironique, sarcastique, persifleur... La propriété des idées, comme la propreté des mœurs, me fait gerber.

Avoir la possibilité de choisir entre la carrière et la maternité.

Ou les deux. Privilège ?

Ne pas avoir à étouffer avec de gros cigares ou avoir à peindre en complet italien

Encore l'argent. Pourquoi ne pas peindre nue ?

Avoir plus de temps pour travailler quand votre mec s'en va avec une nana plus jeune.

Pourquoi pas le faire chier avec un vieux riche et un jeune équipé ?

Être incluse dans une version révisée d'histoire de l'art.

Toute histoire est révisée, même la nôtre.

Ne pas être embarrassée parce qu'on vous appelle un génie.

Maintenant que même les chats sont géniaux...

Avoir votre photo dans un magazine d'art, masquée en gorille

Trop sexy (celle dans *Bitch*)

Et, pour finir. Pas sûre que, quand on parle de guérilla, il ne faille pas troquer l'ironie avec la rage.

Jeu pourri

Surtout ne pas participer à ce jeu-là ! Les *salariées* qui s'appuient sur des statistiques pour montrer qu'elles sont plus fiables, productives, fidèles (surtout fidèles), etc. que les *salariés*, font une erreur catastrophique. Elles participent à un jeu pourri qui pervertit buts et moyens. Il faut qu'elles trouvent de nouvelles statistiques (c'est facile d'en bâtir !) qui disent que les femmes ont plus de congés, sont moins attachées à l'entreprise, sont plus frivoles (comme on disait faussement dans le bon vieux temps) etc. Les *femmes* : la partie du genre humain qui en enfantant, et pas seulement, peut changer le monde.

Trois B : Bloom, Bellow et Bovary

Un cours sur Madame Bovary tenu par Saul Bellow et Allan Bloom, ne devait pas être rasant, au moins si on se fie à la présentation que Bloom en fait dans *Love & Friendship*. Bloom débute le cours en disant qu'on pourrait lire toute la littérature du XIX^e siècle comme des variations sur le thème de l'adultère. Une étudiante (pas difficile à l'imaginer : sérieuse et engagée, elle assiste au cours de ce couple de misogynes élitistes dont un, Bloom, est carrément réactionnaire, pour leur démontrer que leur vision de la femme et de la littérature baigne dans les stéréotypes les plus éculés et qu'ils ne tiennent pas assez en considération les femmes, ni comme héroïnes ni comme auteurs) s'insurge en disant qu'elle connaît plein de romans (j'ai l'impression qu'elle triche un peu, peut-être seulement un peu, mais elle triche) qui ne traitent pas d'adultère. Voilà la réponse de l'autre coquin : « Vous pouvez aussi trouver des cirques sans éléphants. »

Du bon usage des concombres

Qui ne se rappelle pas l'histoire du concombre ? Pour ceux qui l'ont refoulée : en 1997 quatre femmes (Mary Franks, Julie et Jesse Hosler, Vicki Coulter) après avoir rasé Rodney Hosler (là, aussi), lui avoir enfilé un énorme concombre (là où vous pensez), ont écrit sur son corps « je suis un pédophile » et l'ont déposé, nu, devant une pizzeria au centre-ville de Delaware. Les quatre justicières avaient choisi cette méthode peu coûteuse et à la portée de toutes les mains pour punir Mister Hosler pour avoir tripoté sa belle-fille quand elle avait quatre ans et l'avoir « *french-kissed* » à 7 ans.

Si j'étais thesmothète je légaliserais la punition du concombre, mais je ne le suis pas et les juges américains sont loin de penser comme moi. Il n'y aura donc pas de réforme du code pénal. Ils ne semblent pas apprécier ce type de justice, sinon pourquoi auraient-ils condamné ces femmes à la prison, à subir une thérapie pour *sex offenders*, à ne plus pouvoir se rencontrer ? Pas besoin d'être féministe pour induire que la justice américaine (mais pas elle seule, quoiqu'en pensent les dirigeants du Crédit Lyonnais ou Hollande) est une justice injuste et que le fait d'être femme n'aide pas. Comme n'aide pas le fait d'être pauvre. Si elles avaient été des petites ou des grandes bourgeoises, elles auraient eu des avocats d'un autre calibre qui auraient certainement pu démontrer qu'elles n'étaient pas des *sex offenders* mais des *sex defenders*.

Je ne légaliserais pas ce genre de punition pour permettre aux policiers de concombrier les coupables mais afin que les personnes proches des offensés puissent se charger elles-mêmes de la concombriation. Et que l'on ne me dise pas que cela nous mettrait au niveau des États islamistes qui coupent les mains aux voleurs ! Ce type de justice serait réservé aux délits désirels : à ceux qui, forts de leur force physique ou économique ou culturelle, peuvent faire passer leurs poussées de testostérone pour la loi.

Je trouve assez débiles les nombreux journalistes qui jugèrent (voilà un autre type de jugement contre lequel il faudrait inventer des méthodes concombriques) la peine du concombre disproportionnée par rapport au délit de « *french kissing* ». La fille avait sept ans, ce qui n'est pas sans importance, n'est-ce pas ? et puis, depuis quand le trou à paroles est moins important que le trou à merde ?

Marcela Iacub

Au mois de mars, quand la température, irrespectueuse des moyennes, en l'espace d'un jour, grimpait d'une dizaine de degrés, les femmes ouvraient les stores vénitiens avec une détermination agréablement musclée et annonçaient les dernières nouvelles. Les mots n'étaient que sons légers. Métalliques et purs, ils rebondissaient et se croisaient dans une charmante cacophonie. Le vent des mots nettoyait les esprits et les préparait pour la nouvelle année. *Marcel est rentré à quatre heures... Sylvie est vraiment une femme... Imagine que la Marie était déjà dans l'étable... Il est jeune... Quel beau chemisier... il travaille tellement... La Rose est déjà partie ?... C'est un cadeau de ma belle-sœur... quelle journée... ils boivent trop... Quand on était jeunes il y avait moins de liberté...*

Je viens de terminer *Le crime était presque sexuel* de Marcela Iacub¹⁹. Ma tête libre est parcourue par des idées sans entraves, légères ; métalliques et pures, elles rebondissent et se croisent dans une charmante cacophonie.

Marcela Iacub est une juriste qui prend « *l'ordre juridique [...] pour ce que, modestement, il est* », c'est-à-dire une prescription de « *certaines conduites, en attachant aux conduites contraires des sanctions socialement organisées* ». Cette modestie lui permet de penser le mariage homosexuel, la filiation, le viol, la prostitution, la sexualité... sans la lourdeur de l'« *ordre symbolique* » des prêtres laïcs qui s'accrochent à ce qui a toujours été et font du passé nécessité, sans avoir le courage de se dire conservateurs.

Elle n'a pas peur de la technique et ne craint pas la nouveauté comme la majorité de ses confrères, et cela lui permet d'ouvrir des espaces d'espoir insoupçonnés. Si, comme elle, on pense que la nature est loin d'être naturelle et que la technique n'est pas nécessairement inhumaine, on peut lire différemment bien des phénomènes « choquants » liés à la sexualité et à la procréation.

Marcela Iacub nous conduit très loin, jusqu'à prôner, par exemple, « *le droit de se passer de son corps pour procréer* ». Sans pédanterie et sans faux respect des lois, elle nous conduit par la tête à travers des détails juridiques d'où l'on n'aurait jamais imaginé pouvoir extraire des considérations aussi radicales.

Voici un exemple, parmi bien d'autres, d'une réflexion simple qui mène loin si on ne se crispe pas dans des positions qui semblent « naturelles » parce qu'elles nous accompagnent, c'est le cas de le dire ! dès la naissance. Si, à la naissance, on doit déclarer le sexe du bébé, c'est parce que la différence de sexe implique des contraintes différentes malgré l'égalité de droit entre personnes de sexe masculin et féminin. Simple ? Oui. Pourquoi continuons-nous donc à les différencier ? Voici le genre de questions auxquelles Marcela Iacub nous confronte et pour lesquelles elle a des réponses théoriquement et politiquement solides. Jamais simplistes.

En lisant *Le crime était presque sexuel* je fus d'abord étonné du lien étroit que l'auteur établissait entre technique et droit. Ça doit être parce que Marcela Iacub va toucher des « choses » qu'il est difficile de voir sous l'angle de la technique. Une « chose » comme la mort, par exemple. En France, en 1889, une personne était considérée comme morte « *à l'instant où les battements du cœur ont cessé, où le lien vital qui relie toutes les parties de l'organisme a été rompu et où le fonctionnement simultané des différents organes nécessaires à la vie a été définitivement paralysé* ». On ne peut pas ne pas être d'accord. Mais comme le souligne Marcela Iacub, il y a un conflit entre « *le critère de la mort comme arrêt cardiaque* » et les greffes du cœur. Il faut donc trouver un autre « *point de non-retour* ». En 1996, pour qu'une personne soit déclarée morte, il faut montrer « *le caractère irréversible de l'activité encéphalique : soit deux EEG nuls et aréactifs effectués à intervalle minimal de quatre heures, réalisés avec amplification maximale* ».

Je fus étonné et pourtant, il suffit d'y penser un instant pour voir qu'il n'y a pas beaucoup d'espace pour l'étonnement. Quoi de plus naturel que la technique, qui envahit tous les pans de la vie, influence le

¹⁹ Marcela Iacub, *Le crime était presque sexuel*, Paris, Flammarion, 2002.

droit ? (Drôle de qualificatif, « naturel », dans ce contexte). Mais si elle envahit la vie, elle ne peut que toucher à la mort : la technique influence donc la mort telle que définie dans le droit (et pas seulement !) qui, à son tour, influence la pratique médicale qui influence notre façon de voir²⁰.

Elle nous conduit loin mais, du bateau qu'elle pilote, on peut toujours apercevoir les côtes protectrices du sens commun et les falaises de la non-rectitude politique.

Avant de penser aux mesures de discrimination positive telle que la parité, sans doute aurait-on dû songer à la survie des inégalités juridiques entre les hommes et les femmes en matière de reproduction. On ne saurait penser aux formes de discrimination positive que lorsque les discriminations « négatives », même si elles se présentent sous la forme d'une puissance, sont abrogées.

Ceci implique que le « noyau dur et infranchissable » de la grossesse soit repensé.

Loin, n'est-ce pas ?

J'avais toujours pensé le droit comme le domaine froid de l'injustice et de l'hypocrisie, comme une cape de mensonge qui couvrait le bouillonnement social. Je ne croyais pas que du droit pouvait jaillir une lumière quelconque. Le moins que je puisse dire, c'est que j'ai changé d'avis

Étonné

Étonné qu'une femme voilée donne le sein dans un restaurant. Pourquoi suis-je bêtement étonné ? La rue est remplie de filles voilées dont les jeans sont loin de cacher les lèvres luxuriantes. Le voile n'a rien à voir avec le sexe, ni avec le désir. Le voile avilit la femme. C'est tout.

Encore

Encore les livres comme drogue de l'oubli. L'abbé Mugnier : « Mes vœux m'ayant interdit la femme, tout mon cœur a passé dans mes livres. L'enthousiasme n'est au fond qu'une déviation, qu'un déguisement de la volupté ». Il n'a pas honte d'écrire *la femme*. Pas encore de sublimation mais du déguisement ; pas de libido ou de désir mais de la volupté ; pas de tentatives de science mais des mots. Devant tout cela, *la femme*. *La femme* qui n'avait pas encore été niée par les exercices lacaniens et qui continuait à déglacer le fond des hommes.

Synonymes

Je cherchais dans le *Grand Robert* des synonymes d'*homme* ayant une connotation péjorative pour définir, par exemple, un homme qui joue au féministe sur les grandes idées mais qui, dans le quotidien, est machiste

²⁰ On peut renverser le sens de la causalité, s'il y en a une : les changements de perception de la mort permettent à la classe médicale de changer ses définitions de ce qu'est la mort qui, à leur tour, influencent le droit. Lorsqu'on est en contact avec la mort de ceux qui nous sont proches, les choses sont bien plus embrouillées ; mais si on veut mettre un peu d'ordre, pour y comprendre quelque chose, l'approche de Marcela Iacub est très éclairante.

comme son grand-père. Je fus fort étonnée de constater qu'ils n'étaient pas tellement nombreux (les synonymes !). En ratissant très large on peut en trouver vingt-trois. « Et pour *femme* ? », me demandai-je. Même sans ratisser large j'en ai trouvé... j'ai arrêté de compter à quatre-vingts. Normal. Un dictionnaire est aussi la poubelle du passé où l'on jette les déchets irrécupérables. Et les hommes, propriétaires de la langue il y a pas si longtemps encore, par peur des femmes, au moindre comportement dérangeant de celles-ci, les attachaient à un mot.

Ma fille

Quand une fois ma fille m'annonça : « Je vais faire la révolution. », je l'oignis.

Je l'accueillis, quand elle m'avoua : « Il n'y a pas de révolution. Il n'y a que de beaux parleurs ».

Quand elle me dit : « Pour bien soigner les pauvres, je vais être médecin », je lui donnai mes pauvres biens.

Attendri, j'abandonnais ma tête sur son sein lorsqu'elle me dit : « J'attends un enfant ».

Science à l'eau

Sur les ondes de Radio Canada : « *Je travaille sur la sexualité des femmes depuis vingt ans et il n'y a aucune preuve scientifique de l'existence des femmes fontaines. Ce sont des phantasmes d'hommes. Surtout d'hommes incapables d'accepter leur côté homosexuel.* »

Mère,

mère tout puissante qui êtes aux cieux.

Mère,

qui rendez notre vie vivante

et nos rêves rêvés.

Mère,

vase de justice.

Mère,

dans votre infinie bonté

donnez-leur des pensées pensées.

Mère,

pardonnez-les

car elles ne savent pas ce qu'elles disent.

Les mains

Les mains sont moins perverses que la vue. Elles sont agréablement étonnées par des choses très simples, comme par la découverte qu'en dessous du pull-over les seins sont sans défense.

Note de Ève : Une autre perle de machisme. Cette espèce d'hymne au toucher s'inscrit dans l'éternelle vision simpliste de la sexualité des hommes. Les mains ne découvrent rien ! La découverte est dans la tête malade de tous les machos qui considèrent les seins comme des jouets créés pour leur plaisir. Les seins n'ont pas besoin de la défense des soutient-gorges ! Les mains des femmes exacerbées suffisent !

Mâles et femelles

Virginia Hunter, professeur de psychologie : « *Nier qu'il existe des différences hormonales et neurologiques entre mâles et femelles n'emmène nulle part parce que ces différences sont vraiment là. Le problème que nous avons en tant que scientifiques, c'est d'évaluer leur signification pour les performances dans la vie réelle* ». Le gros problème que vous avez, c'est de ne pas inventer des liens de causalité entre la galaxie comportementale et des éléments physiques élémentaires, comme de ne pas les inventer entre la nébuleuse de la culture et le comportement. C'est tellement tentant de trouver de nouvelles causes ! ça génère de nombreux articles et peut-être même une école. Ah, oui, tout cela est compliqué, très compliqué ; trop si vous vous limiter à brouter dans votre pré ! mais, chers scientifiques, vous pourriez sauter par-dessus la barrière e, comme le faisaient nos grand-mères, penser qu'il existe des différences physiques entre mâles et femelles et que ces différences sont liées à la survie des espèces. Vous pourriez aussi penser que les mots « mâles » et « femelles » ont été introduits pour tenir compte de certaines différences anatomiques relativement faciles à toucher et à voir et non pour caractériser un comportement ou les chromosomes.

- « D'accord, mais ce qui est à la frontière entre les deux ? Ce qui est aux marges, comme on disait.
- Ce qui est à la frontière est à la frontière et ce ne sont pas les scientifiques qui peuvent leur donner la place centrale.
- Mais en mettant les frontières au centre, ils peuvent montrer que les centres sont arbitraires.
- Culturels et pas arbitraires. Historiquement déterminé par l'interaction des mots.
- Comme tout ce qui est humain.
- Certes, mais selon deux façons opposées d'employer les mots : comme signes des différences (les frontières au centre) et comme signe d'accord ou d'identités (les centres au centre).
- Les centres au centre ?
- Oui, les centres au centre : sans les déplacer pour enrichir les revues de nouveaux articles et sans oublier que l'énergie pour les métissages frontaliers provient des « vieux » centres. »
- Et si les vieux centres sont épuisés ?
- S'ils sont vraiment épuisés on cherche d'autres sources.
- On, qui ?
- Certainement pas les scientifiques. »

C'est triste

C'est pathétique et en même temps très beau de le voir s'engouffrer dans des gros mots philosophiques, lourds et creux, pour dire ce qu'on peut dire avec les mots soignés du quotidien. Rien d'étonnant, et surtout rien de triste.

Ce qui est triste c'est que des hommes dans la cinquantaine prennent cela comme de la réflexion.

C'est exaltant de voir la vie de la pensée s'exprimer avec des mots simples, par la bouche d'une fille de vingt ans.

C'est triste de voir des hommes dans la cinquantaine ne rien comprendre à cette pensée enracinée dans la terre des idées.

C'est triste, mais faut-il continuer à motiver des jeunes hommes de vingt ans qui pensent comme des hommes de cinquante ans pensent de penser et rendre la vie difficile à des femmes de vingt ans qui pensent comme des femmes de vingt ans ?

C'est triste que mes amies croient que le temps du féminisme « classique » est révolu !

Marie

La réincarnation ? Certes qu'elle existe. Pas celle de Kiêu sur laquelle « *un lourd Karma d'injustice pèse* », mais celle qui est constamment devant nos yeux. Si présente qu'on ne la voit pas : comme l'air, comme le brigandage des friqués, les niaiseries des professeurs et les âneries des journalistes.

Les femmes s'incarnent.

Si simple et naturel, que ça donne le vertige. Les chrétiens qui dans l'art de la complication sont rois, y ont mis tout le paquet : c'est Dieu en personne qui s'incarne dans l'utérus de Marie. Tout ça pour cacher que c'est Marie qui s'incarna en Jésus.

Dieu peut tout, s'il veut. Une mère aussi. Mais alors, où sont les dieux et les mères de ces Taliban qui, entre deux lapidations, coupent les mains des voleurs ? Où sont les femmes de ces Talibans ? Je veux bien croire que 60 % d'entre eux sont pédés et 39 % impuissants, mais pourquoi parmi les femmes du 1 % qui reste, il n'y en a pas au moins une qui arrache les couilles de son homme, les mâche comme jadis les paysans le tabac de Virginie et les crache à la figure des barbus dans la mosquée de Kaboul ? Allah, t'as assez déconné. Fais un effort. Imite ton fils Jésus (pour la lapidation), ton fils Sade (pour les couilles). Vas-y, arrête ces pervers à barbes, donne-leur une coupe de main.

Fable

À propos de mains coupées, une fable de Grimm : celle de la fille belle et malheureuse, par exemple, avec un père niais, par exemple, qui croit que le diable a besoin d'un pommier, par exemple, et qui lui cède (au diable) ce « *qui se trouvait derrière son moulin* », par exemple, mais derrière le moulin il y un pommier et

une belle fille, par exemple, et qu'est-ce qu'il préfère le diable ? La belle fille, par exemple, et puis le père, par exemple, toujours avec le diable aux trousses, par exemple, coupe les mains de sa fille, par exemple et un roi, « *comme elle était si belle* », par exemple, lui fait des mains d'argent et l'épouse, par exemple, mais le diable, par exemple, crée de nouveaux troubles et sépare les deux, par exemple, mais Dieu fait repousser les mains de la belle, par exemple, mais alors son mari ne la reconnaît pas, par exemple, mais un ange montre au roi les mains d'argent, par exemple, et le convainc qu'il a la bonne femme, par exemple. Et ils « *vécurent dans la joie jusqu'à leur heureuse mort* ».

Morale de la fable : pour vivre dans la joie il faut être riche, se faire couper les mains et avoir le soutien de Dieu.

Les paroles des femmes

La maternité comme obstacle à la parole (pour les femmes) ou la parole comme ersatz de la maternité (pour les hommes). On le dit depuis des siècles. Des stéréotypes : agaçants pour certaines, idiots pour d'autres. Mais *stéréotype* n'est pas synonyme de *faux*. Il est plutôt équivalent d'un *vrai* que les changements culturels et sociaux ont rendu un *ex-vrai*. La première fois qu'un stéréotype vous rencontre, il n'est pas un stéréotype — pour vous. Il le deviendra, éventuellement : ça dépend de votre chemin et du sien — que les changements culturels préparent. Personnellement, je ne sais pas quand j'ai rencontré les stéréotypes sur la maternité, mais, ce que je sais, c'est que, il y a vingt ans, j'ai trouvé, dans un texte de Georges Steiner, une défense en règle de ces stéréotypes, qui, comme on peut s'en douter, pour lui n'étaient pas des stéréotypes (et certainement pas parce que c'était la première fois qu'il les rencontrait). Tout au contraire. Selon Steiner la culture qui entoure ces « stéréotype » et qui les définit stéréotypées, est stéréotypée. Je divague.

Cette divagation est née de la lecture d'un poème de Patrizia Cavalli et de la discussion que j'ai eue avec une amie (je m'attendais à ce qu'elle n'aime pas le poème ; je me suis trompé. Complètement trompé.). Dans ce poème Patrizia Cavalli ne semble pas penser que la maternité (la possibilité de) soit un obstacle à la parole. Tout au contraire. Elle laisse des mots parce que sa semence est pauvre, qu'elle dit.

*Nulle semence à répandre sur terre
Je ne puis inonder les urinoirs ni
Les matelas. Mon avare semence de femme
Est trop pauvre pour offenser. Que puis-je
Laisser dans les rues dans les maisons
Dans les ventres non fécondés ? Les mots
À profusion
Mais ils ne me ressemblent plus
Ils ont oublié la furie
Et la malédiction, ils sont devenus des demoiselles*

*Un peu malfamée, possible,
Mais des demoiselles*

Ce poème est plus ou moins bien traduit. Sans doute plus moins que plus : je n'ai pas trouvé une manière satisfaisante de rendre les trois derniers vers. J'ai traduit littéralement *signorina* par « demoiselle », mais en italien *signorina* est fille de *parola* qui, contrairement à « mot » est du féminin. Je n'ai pas trouvé un équivalent de demoiselle au masculin. Le fait que je n'aie rien trouvé montre qu'un jeune homme ne peut pas être caractérisé comme une jeune femme (pas encore) et que certains culs-de-sac de la traduction devraient faire sauter toute littérarité (mais pour ce faire, il faut être un « plus grand écrivain » que celui qu'on traduit). Certes, j'aurais pu traduire *parole* par « paroles », mais cela aurait été une trahison complète de l'original.

Cosmopolitan

Elles sont quarante et une, toutes femmes, en provenance de quarante et un pays, les éditrices de *Cosmopolitan*, réunies à New York pour définir la stratégie mondiale de ce magazine pour femmes, léger et *sex-centered*, né aux Etats-Unis en 1965. *Cosmopolitan* n'est pas radical comme sans doute Ovidie l'aimerait, mais ce n'est pas du porno-chic non plus. Il travaille en partant du bas. Il suffit de regarder la couverture du dernier numéro du *Cosmopolitan* indonésien pour comprendre que les armées féminines de *Cosmopolitan*, à long terme, seront plus efficaces que celles de Bush et même plus efficaces que les écrits de Gloria Steinem, de Louise Vandelac, d'Elena Belotti et de Françoise Collin réunis. Il est vrai, *Cosmopolitan* véhicule une image traditionnelle de la femme, mais je suis sûre que, quand il dit aux femmes que leurs éjaculations sont aussi importantes que celles des hommes, il mine des piliers qui soutiennent la soumission des femmes depuis quelques milliers d'années et qu'il aura un impact bien plus grand que le droit de vote, pour ne citer qu'un exemple d'acquis, important aux dires de bien de gens.

Sisley

S'il est vrai que la publicité permet à l'âme de la culture de déborder, dans la dernière publicité de *Sisley* — *hot couture* — le débordement est particulièrement significatif. Une femme de dos, en contre-jour au bord de la mer, grand-ouvre son manteau noir devant un ciel vespéral. La fente du manteau arrive jusqu'où elle doit arriver et laisse deviner un soleil rouge là où une fausse pudeur l'arrête. Même une hâve fantaisie devine l'offrande de la peau que le soleil caresse. Qu'y a-t-il de spécial dans cette photo qui assemble tous les stéréotypes d'un art asservi à la vente ? Pourquoi parler de débordement de culture ? parce que cette photo parle plus que les centaines d'essais sur la « nouvelle » position de la femme occidentale. Les chroniques et le cinéma nous avaient habitués à l'image de l'homme triste et visqueux montrant, dans une ruelle sombre pas loin de l'école, ses faibles attributs, sous son lourd manteau. La

femme est ici dans la lumière ; elle ne cherche pas le regard peureux de l'autre, elle laisse que le regard du soleil se pose. Elle est face à l'immensité et n'a rien à cacher sinon au lecteur, voyeur.

Les fantasmes

Et si les fantasmes masculins n'existent que dans la tête des femmes ? Racontez à une femme les comportements pas tout à fait catholiques d'une autre femme et elle vous dira « C'est des fantasmes d'homme ». Racontez maintenant à la deuxième les prouesses de la première : elle vous dira qu'elle en a marre de voir plaquer sur des femmes les fantasmes des hommes. Les fantasmes des hommes comme protections pour les femmes contre la différence des autres femmes ? Cela, aussi.

Judith Butler

L'ardeur de mes désirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque.

(J. J. Rousseau, La nouvelle Héloïse)

Apaisé par le bruit sourd du torrent que la gorge convulse, par le bourdonnement des parents attendant qu'il s'endorme, par la vague infinie que le vent enroule sur le sable humilié par le vaillant étoc, par les roucoulaudes mécaniques des tourterelles indifférentes aux cris indifférents du monde.

Apaisé.

D'autres temps, autres lieux. Aujourd'hui, un survivant avec ses épines oubliées dans les épines des autres, dénué de ressentiment, sans autres âpretés que celles de la dernière blessure que la vie chérit, parmi les livres il va quérir la sérénité. Mais, rares sont les livres qui prennent le relais du torrent sans subrepticement apporter un lot d'indifférence.

*Undoing gender*²¹, de Judith Butler, est l'un de ces rares livres.

Un livre en équilibre entre une théorie tonifiée par l'appel du politique et un politique qu'une théorisation sans concessions sort des tactiques et des fates polémiques de chapelle. Judith Butler, du fond d'une souffrance qui lui donne la force d'agir et de penser hors des automatismes intellectuels dominants, le rasséréna en lui indiquant des voies possibles d'émancipation — comme on disait aux vieux temps.

Il s'agit de faire de la politique et de labourer la théorie, pour que chaque individu que le hasard génétique ou la violence sociale ont marginalisé et jeté dans la fosse aux malheurs accède à une vie vivable. Une vie où le malheur — composante essentielle de chaque vie — qui pour « *Beaucoup de gens nous amène dans une situation de solitude* » pour Judith Butler « *expose la socialité constitutive du soi, la base permettant de penser une politique d'un ordre complexe.* »

Un ordre complexe où le « possible » peut et doit avoir un rôle central : « *On ne doit pas sous-estimer ce que*

²¹ Judith Butler, *Undoing Gender*, Routledge, 2005.

la pensée du possible fait pour ceux pour qui la question de la survie est la plus urgente. »

Dès qu'il montra son enthousiasme pour le livre de Judith Butler, une amie sociologue fut très critique :

Butler ? Oui, sans doute la philosophe américaine la plus intéressante, mais... politiquement faible. Je ne peux pas la suivre dans son approche post-moderne centrée sur le désir. Une société où ce que je désire doit devenir possible est une société complètement asservie à la technique et à l'économie. Le désir n'est pas une catégorie qui peut être d'une utilité quelconque dans le débat politique. Le « personnel » ne devient pas politique parce que l'on en parle. Sans des normes fortes, historiquement éprouvées, la technosphère réifie rêves et idées et rend l'humain étranger à l'humain. Pense à tes amies lesbiennes qui ont décidé d'avoir un enfant et, par peur des hommes, (qu'en sais-tu ? n'osa-t-il pas dire à son ami et il s'en veut) ont décidé qu'une d'entre elles se faisait inséminer par piqûre interposée. Au lieu de l'étreinte d'un homme, l'enveloppe d'une banque de sperme. Si leur désir d'enfant était tellement impérieux, elles auraient bien pu... Notre société leur offre déjà bien des choix, ou au moins elle ne les stigmatise plus si elles vivent ensemble, si elles adoptent, si elles se font faire un enfant par le mec du coin... Pourquoi cela ne suffit-il pas ? La théorie de la richesse des besoins me fait, excuse la vulgarité, ... me fait chier. On crée toute une machine à procréer dont le seul but est de faire de l'argent avec du sperme. Mais, cela n'est qu'un début. Un jour, nous aurons des enfants qui naîtront d'un utérus artificiel. Non, toute théorie fondée sur une mise au centre du sujet désirant est une mauvaise théorie. Ce n'est pas parce qu'une femme veut se faire refaire les seins ou un homme la bite que, socialement, on doit les appuyer. Il faudrait faire le contraire, les convaincre que tout cela n'est qu'exigence pour faire marcher le marché.

La réponse timide qu'il fit en défense de Butler et surtout de son enthousiasme « Je suis sûr que Judith Butler ne dirait jamais, par exemple, que, dès qu'une femme dit de vouloir se faire refaire les seins, il faut que la société lui grand ouvre toutes les porte... », les poussa dans un torrent de paroles où je préfère ne pas vous noyer.

* * *

Facile d'être contre la « richesse des besoins » quand on est un quinquagénaire, blanc, canadien, une carrière enviable, beaucoup d'amis, une très belle maison, une fille qui le remplit de satisfaction, une nouvelle compagne de l'âge de sa fille !²² Le désir n'est sans doute pas une catégorie politique, mais c'est parce que l'on est des animaux qui parlent et qui remuent dans les normes que le désir enchaîné peut faire souffrir autant que le corps enchaîné.

Il est vrai que les désirs sont influencés par un système marchand qui transforme en marchandise tout ce qu'il touche ;²³ il est vrai que les désirs nous viennent de l'extérieur. Mais, dès qu'ils sont là... dès qu'ils sont ici... dès qu'ils alimentent les mouvements les plus intimes de notre corps, leur origine, pourtant si importante politiquement, n'est d'aucun intérêt pour celle qui souffre et désire sortir de la souffrance, quitte à se faire charcuter le corps.

Certes, il avait beau ne pas être d'accord avec son ami, il ne pouvait pas nier que la critique à la création de nouveaux besoins pour satisfaire la machine économique touchait un de ses points sensibles. Mais,

²² Ce n'est pas tout, mais... mieux qu'un coup de pied au cul comme disait son grand-père.

²³ Même les idées de son ami sociologue.

comment concilier le travail politique contre le désir comme simple avant-garde de la marchandisation avec la lutte théorique et pratique pour rendre vivable la vie de celles que l'hétérosexualité enchaîne ? pour les prisonniers de leur genre ? Les indications de Judith Butler lui semblaient claires : être ici et maintenant avec la personne qui aspire à une vie vivable et préparer le terrain pour que les désirs ne soient pas qu'un passeport de l'économie. Mais, pour que cela soit possible, la théorie devrait sortir des cercles vicieux où elle se complait et l'action politique devrait parfois renoncer à la pureté des idées.

[...] ni la violence de la forclusion qui rend stable le champ de l'activisme ni le sentier de la paralysie critique qui est implantée au niveau de la réflexion fondamentale ne suffira. Au sujet du mariage gai, il devient toujours plus important de garder en vie la tension entre le maintien d'une perspective critique et une revendication politiquement lisible. [...] En effet, le débat sur le mariage gai et la parenté gaie, deux questions qui sont souvent mises ensemble, sont devenues le lieu d'intenses déplacements d'autres peurs politiques, peurs concernant la technique, concernant une nouvelle démographie, et aussi concernant l'unité même et la capacité de transmission de la nation, et peur que le féminisme [...] ait en réalité ouvert la parenté hors de la famille, l'ait ouverte aux étrangers. [...] Les règlements étatiques sur l'adoption pour les gais et les lesbiennes comme pour l'adoption monoparentale [...] se réfèrent et renforcent un idéal de ce que devraient être les parents. [Les règlements qui] essayent simplement de freiner certaines activités spécifiques (harcèlement sexuel, fraudes contre l'aide sociale, façons de parler sexuellement crues) accomplissent une autre activité qui, pour la majorité des gens, reste sans nom : la production des paramètres de la personnalité, c'est-à-dire faire des personnes selon des normes abstraites qui, en même temps, conditionnent et excèdent les vies qu'elles font — et qu'elles cassent.

Pas facile ce paragraphe en commençant par ce mot « forclusion » qui sent le lacanisme mais qui pourrait aussi bien, dans ce contexte, appartenir à l'ordre juridique ! Il vaut mieux relire cette démonstration « vivante » de son approche aux thèmes politiques plutôt que lire une clarification qui lui ferai perdre toute sa force.

Souvent les critiques de Judith Butler s'efforcent de désamorcer sa charge explosive en l'étouffant dans les catégories de post-moderne ou de culturalisme²⁴. Voici une phrase qui contient le noyau de ce qui les dérange :

[...] l'on doit apprendre à vivre et à embrasser la cause de la destruction et d'une nouvelle articulation de l'humain au nom d'un monde qui a plus de capacités et, donc, moins violent, sans connaître à l'avance quelle forme précise notre humanité a et prendra.

Tout dans cette phrase peut faire peur (encore !) à ceux qui confondent « connaître à l'avance » avec le bétonnage²⁵ d'idées qui fait du futur une copie du passé. Pour que « sans connaître à l'avance » ne fasse

²⁴ Qu'ils considèrent fort négativement.

²⁵ Béton qui transforme en irrationalisme tout ce qui échappe aux catégories d'un rationalisme primaire.

pas peur, il faut que l'on croie non seulement qu'il puisse exister des « nouveautés » positives et du « progrès », mais qu'existe la possibilité d'influencer la marche de l'histoire. Mais, pour cela, il faut avoir caché dans l'un des tiroirs de l'esprit quelques pièces d'espérance avec lesquelles payer la souffrance. Et si le tiroir est vide ? Si le tiroir est vide, « nouveauté » et « progrès », mots sacrés de la gauche, se réduisent à des slogans pour technocrates et politiciens, ce qui permet de rester immobiles quand celles que les normes enchaînent demandent, sinon un coup de main, au moins un coup d'idées.

Si, à la peur du futur, on ajoute un « humain » entortillé autour d'un sexe glissant et d'un genre défait comme le voit Judith Butler, il est évident qu'il est difficile de trouver des gens désirants « *embrasser la cause de la destruction et d'une nouvelle articulation de l'humain* ». Je dirais impossible, pour ceux qui refusent les droits politiques au désir de ceux qui désirent des choses d'un « drôle de genre ».

Non c'est non

Prémisse : je suis complètement d'accord (et quand j'écris complètement, je veux dire totalement : sans mais et sans si) avec les femmes qui dénoncent toutes les formes d'harcèlement sexuel. Une fois cela dit, je veux emmener un élément de réflexion, dangereux, mais sans doute utile, sur le rapport entre la parole et le corps ou comme on disait jadis entre âme et corps.

Ils (elle et lui) s'embrassent et se caressent. Ils disent qu'ils s'aiment. Il caresse le sexe de la femme qui est très mouillé. Il pense qu'elle veut aller un peu plus loin. Il commence à se diriger vers ce qu'il croit (ou que son sexe lui fait croire) être le but. Elle dit clairement « Non » et elle montre aussi avec ses gestes qu'elle ne veut pas. ((Ne pas assimiler ce que je décris à ce que disent certains violeurs : « mais elle avait du plaisir »)). Ce qui se passe dans le corps du mâle est très simple ((une mienne amie dit toujours que ce qui se passe dans le corps des hommes est toujours très simple, très primitif)) : le besoin de satisfaire son désir animal (aucune connotation négative) de paix l'empêche de comprendre le « conflit » dans le corps de la femme et il fait le choix qui lui donne le plus de plaisir, c'est-à-dire le plus simple. Mais qu'est-ce qui se passe dans le corps de la femme (important de souligner que c'est un homme qui écrit) ? Le besoin de satisfaire son désir animal est probablement comme celui de l'homme, mais est-ce possible séparer l'animal de la parole ? S'il est possible alors le conflit doit se régler dans le corps de la femme, et l'homme ne doit pas tout simplifier et penser (ou faire comme si) l'animal est plus vrai, plus profond que la parole. Il ne devrait pas, de manière trop facile, s'appuyer sur une psy des profondeurs qui considère la culture une superstructure qui empêche l'être humain de satisfaire ses besoins les plus profonds. Il devrait, dans notre culture (elle aussi inscrite dans les corps), mettre au premier plan l'autonomie de l'autre qui, pour des motifs impossibles à clarifier

dans de tels moments, oppose la parole et les gestes aux impératifs (loin d'être catégoriques !) de son appareil sexuel. Le « non » et les gestes priment les réponses des glandes. Il peut y avoir aussi des conflits entre le « non » et les gestes : elle dit « Non », mais elle se met sur l'homme et lui attrape le sexe... Il faut alors écouter les tonalités du « non » chose que les mâles souvent préfèrent ou ne sont pas capable de détecter. Étant donné ces limites des facultés masculines « Non c'est non ».

Si la réponse est « Non ». Alors, dans notre culture (encore une fois ce mot) le nœud dans la femme (aucune allusion) ne doit pas être défait violemment par des épigones d'Alexandre. Le temps... il faut laisser que le temps se dilate pour que l'enchevêtrement aille se défaire ou devenir encore plus complexe en fonction de ce que le passé a laissé dans le corps de la femme.

Belles

Un magazine italien, assez débile, mais pas plus débile que la majorité, ayant comme sous-titre tout un programme (*Découvrir et comprendre le monde*) après une référence à la souris japonaise née de deux mères, ne se gêne pas d'écrire des conneries au carré : « *Sans le sexe masculin (...) il n'y aurait plus de couples d'amoureux, les magasins seraient dépouillés, il n'y aurait que les marchandises nécessaires pour la survie. Les vêtements des femmes seraient simples, essentiels et sans trop de fantaisie. Tous les appels directs à la sexualité disparaîtraient de la publicité.* » Mais est-ce que les journalistes qui écrivent de telles sottises ont déjà regardé la publicité des magazines féminins où presque tout est *lesbian-oriented* ? Ont-ils déjà pensé que les hommes sont une excuse pour se faire belles et qu'il n'y a pas une seule femme qui se fasse belle pour les hommes ?

Penser les rapports entre femmes comme des rapports sans sexe, c'est comme penser un chameau sans bosses, Fidel sans barbe, Thatcher sans couilles ou le pape sans tiare.

La mode et « Bitch »

Quand j'étais plus jeune, pour me faire taire, on me disait qu'il n'y avait pas de différences entre les extrémismes de gauche et de droite : entre fascistes et communistes révolutionnaires. Ça devait être vrai, s'ils le disaient. Aujourd'hui on me dit que derrière mon féminisme se cache le macho et que sexistes et féministes radicales se rejoignent. Ça doit être vrai, si elles le disent. Il est certain que les deux positions, mettent les femmes au centre : deux types de femmes différentes, mais le même centre. Prenons la presse de mode féminine en exemple. Depuis des années les photos qui apparaissent dans les magazines de mode font beaucoup plus d'appels du pied à l'érotisme « pour hommes » que tous les magazines « pour hommes » réunis. Et pourtant ce ne sont pas les hommes qui les lisent ou les écrivent. Comment l'expliquer ? Très simple, disent les machos : toujours plus de lesbiennes travaillent dans les magazines et donc... Une femme

qui joue à montrer et cacher son cul a le même attrait pour les hommes et pour les femmes s'ils/elles désirent les femmes. Et côté féminisme « radical » (ou intelligent) ? Dans le dernier numéro de *Bitch* Anna Mills (après avoir réfuté l'explication des féministes traditionnelles : « *Dans une société patriarcale la valeur d'une femme est fondée sur l'attrait qu'elle exerce sur les hommes* ») écrit que « *les photos de filles à moitié nues sont une manière secrète, inconsciente des femmes pour désirer les femmes* ». Et elle ajoute que ces images pourraient devenir des images parmi d'autres images de la beauté féminine et perdre ainsi une partie de leur pouvoir de stéréotypage si les femmes étaient capables de reconnaître leur attraction *queer*. Même vision ? Oui, quand on éteint la lumière de l'esprit tous les chats sont gris.

Trop

Vingt ans. Chemisier bleu fermé jusqu'au dernier bouton, jupe noire à demi mollet, souliers noirs sans talon. Elle descend la rue Saint-Laurent d'un pas assuré qui tranche avec le mouvement indolent des bras. Pourquoi ces yeux que la tristesse empêche de regarder ?

Parce qu'on est samedi soir et qu'elle est seule ? Parce qu'après deux ans elle n'est encore que l'Anglo trop *politically correct*, trop féministe, trop plate, trop studieuse, trop silencieuse ? Sans doute.

Mais pourquoi cette fente excessive qu'une épingle argentée bloque à l'articulation de la cuisse ? Pourquoi ce trop, si triste ? Pourquoi cet étalage trop honnête ?

Sans doute parce que Julie lui a dit qu'elle doit être plus sexy, plus légère, si elle veut avoir un amant et ne pas lui faire peur. Mais elle qui n'a jamais voulu être ni sexy ni légère, elle ne sait pas ce que Julie veut dire. Elle a toujours voulu être désirée pour ce qu'elle est, pour comment elle est. Elle ne s'est jamais regardée comme on se regarde quand on veut paraître autre ; comme nous regardent les autres, quand bouillonne la soupe des peurs et du désir.

Elle n'a jamais eu de chance. Sans doute parce qu'étant trop lucide, elle n'a jamais rencontré que les feux follets des hormones libérées.

Rien ne dure.

Cette fente est vraiment de trop mais personne ne le lui dira et elle aura perdu une occasion de sentir ce qu'est l'érotisme.

Plaire

Une adolescente a été violée et tuée à Tours. Une « fille droite et vachement sympa » comme dit une de ses copines. J'imagine qu'elle dit cela au journaliste pour souligner qu'elle ne l'a pas « cherché », que cela pourrait arriver à n'importe quelle brave fille. D'accord, même si je ne sais pas si les braves filles existent. Pourquoi l'a-t-on tuée ? Une fille de quinze ans qui fréquente le même lycée n'a pas de doutes : « Elle était belle et bien foutue. Elle avait tout pour plaire » Et alors ? « La preuve c'est qu'elle a trop plu ». Qu'elle l'a cherché, donc ? Il est connu que l'adolescence est l'âge où l'on dit le plus de conneries.

Beauté

Anna Kournikova était la joueuse de tennis la mieux payée même si elle n'était que quinzième au classement mondial. *Sports Illustrated* : « Voilà ce que Kournikova prouve à propos de l'*homo sapiens*, division mâles, dans les années 2000 : l'apparence est encore importante. » Et pourquoi ne devrait-elle pas être importante ? Le sport, surtout le sport, est né pour exalter la beauté des corps. Et si une fille non seulement se débrouille en frappant des balles, mais, avec son corps, fait rêver des millions de personnes, on devrait remercier les dieux parce qu'ils ne nous ont pas encore complètement abandonnés. La perfection de l'aine d'Anna K., le mouvement léger et ferme de ses seins et l'éclat de sa culotte liquéfient sans doute le cerveau des spectateurs pendant une heure, mais après il se solidifie sous de nouvelles formes, avec de nouvelles fenêtres ouvertes sur l'espérance. Chers pamplemousses où voulez-vous qu'on emprisonne la beauté : dans les bordels, dans les maisons, dans les défilés de mode ? Certainement pas. Vous êtes trop corrects. Je vois. Vous voulez, tout simplement la faire disparaître. Même à Auschwitz vous n'avez pas réussi. Tadeusz Borowski : « *Ici, devant moi, il y a une fille, une fille avec des splendides cheveux blonds, avec des seins magnifiques, portant un petit chemisier en coton, une fille avec une lumière sage et mûre dans les yeux. Elle est ici, ses yeux dans mes yeux, en attente. Et là, la chambre à gaz.* » Et elle sera toujours devant nous. Toujours derrière nous pour nous pousser à résister.

Supériorité

Voile, jeans trop serrés, un visage ocre qui sertit deux pervenches inquiètes, des longues longues mains, une voix qui hésite à se détacher de la glotte.

« Il y a des métiers que les femmes ne peuvent pas faire.

— Par exemple ?

— Juges.

— Juges ?

— Oui, les femmes ne peuvent pas juger froidement, elles se font trop influencer par leurs sentiments.

— Qui a dit que la justice doit être froide et sans sentiments ?

— C'est ça la justice. Un juge ne peut pas pleurer devant un délinquant...

— Les juges pleurent comme tout le monde, mais s'ils avaient le courage de pleurer pendant un procès...

— Ce ne serait pas une justice. C'est comme dans les familles : la mère est trop proche des enfants, elle ne peut pas être juste tandis que le père... »

Je ne peux pas réagir, je suis impuissant devant ce monde que je ne sais pas toucher. Je m'éloigne et je me console en me disant que la seule façon de la convaincre, c'est de me taire.

Âge

« Les experts disent que les adultes peuvent aider à dissiper les peurs des garçons en expliquant que les filles mûrissent plus vite ». Ce n'est pas un problème de filles menstruées avant dix ans à cause d'une alimentation plus ou moins malsaine, comme voudrait nous faire croire le *Time*. Les filles ont toujours mûri plus vite. Compter l'âge des filles et des garçons de la même manière est une des pires bévues de notre société. Les tours de la terre autour du soleil ne comptent pas mieux l'âge qu'ils ne mesurent la viscosité de l'huile de morue ou la force des sentiments des écureuils. Si le fait de mettre dans une même classe des individus parce qu'ils ont vu le même nombre de saisons est excusable comme mécanisme de simplification dans la gestion des écoles, il est par contre criminel de mettre ensemble filles et garçons du même « âge ». Il est certain que si les garçons mûrissaient plus vite on aurait instauré une règle moins abstraite pour leur permettre d'avancer à leur rythme et ne pas être entravés par des pisseuses !

Actuellement il faudrait travailler avec peu courage et intelligence pour régler le problème du comptage de l'âge à l'école. En attendant un âge personnalisé, on devrait trouver une formule qui, si on n'a pas le courage de séparer les écoles des garçons de celles des filles, mélange les filles et les garçons ayant le même âge mental. Par exemple : les garçons de 7 ans avec les filles de 6, ceux de 14 avec celles de 11, ceux de 18 avec celles de 14... et ce jusqu'à au moins 25 cinq ans, âge auquel ils pourraient commencer à vieillir en tête-à-tête. D'où je sors ces chiffres ? Du chapeau... de ma femme.

Pavie

Retour à Pavie après 37 ans. Les restes de saint Augustin et de Boèce, la chartreuse, les tours, les collèges et... le trou. Le trou où les « vieux » entassèrent les filles de première année de l'université pour y pisser dessus. Pauvre vie estudiantine. Au Québec les étudiants ont repris les bizutages. Pauvre vie politique.

Hommage aux femmes

Je ne sais pas comment, mais à un certain moment on commence à parler de réincarnation. On rigole et chacun dit en quoi il aimerait s'incarner. Sylvie aimerait renaître orignal, Nicole éléphant, Alice virus du SARS, Marc éponge... Karine, la seule qui y croit, se sent obligée de mettre un peu d'ordre : « Non, vous n'avez pas compris ! Quand on se réincarne, il faut qu'on soit mieux que dans la vie précédente ! ». Il y eut deux ou trois secondes de silence, rompu par l'accent sud-américain de Guerrando : « Alors jé vais mé réincarner dans des coulottes dé femme. »

Bête

Le passage de *Délicieuses pourritures*²⁶ où André met à quatre pattes Gillian pour la monter comme bête la bête, ne fut pas sans me faire penser aux considérations bêtes de Elisabeth Roudinesco dans ses entretiens avec Jacques Derrida, en *De quoi demain*²⁷. où, pour ridiculiser la *position américaine*, obligeant un professeur qui reçoit une étudiante à laisser la porte ouverte, elle s'égosille à ajouter les lieux communs d'une psychanalyse de basse étable qui hypostasie la passion et à ceux d'une tolérance qui tolère l'intolérable.

Dans la passion amoureuse, il y a toujours du pouvoir et de l'emprise de l'un sur l'autre, de l'un et de l'autre. Cette anti-américaine découvre l'Amérique sur des caravelles surchargées de romanticisme ! Et, ayant complètement déplacé le problème, elle peut maintenant se laisser emporter, imperturbable et imperturbée, pas les vagues de la facilité.

Que veut dire consensuel ? les amants se disputent sans cesse et l'on ne pourra jamais régler les passions sexuelles et amoureuses devant les tribunaux. (...) Il y a là une ingérence dans la vie privée qui me semble grave et inutile.

C'est à Derrida d'essayer de la ramener avec la tête dans les idées. Il a beau souligner que ce n'est pas facile de différencier entre une violence « tolérable » et le viol, la bête roumaine persiste et signe une autre grande idée des inrectes (de laquelle je fus déjà acolyte dans ma plus tendre et *bête* adolescence), celle qui affirme qu'aujourd'hui on donne trop d'importance à la violence psychologique. Comme si les mots — fer de lance de la psychologie — n'étaient pas très souvent asservis au pouvoir. Comme si, dans les institutions qu'on fréquente pour renforcer nos idées, la force du prof n'était pas plus dangereuse que celle de la brute en discothèque.

Les interdictions sur la sexualité, s'agissant d'un élève et d'un professeur, me paraissent insensées.

On est d'accord, Elisabeth, d'un certain point de vue, toute interdiction est insensée. N'avons-nous pas déjà crié « Il est interdit d'interdire » ? Mais il ne faut pas tout mélanger, ma cher Beth.

Les bureaux des profs exsudent du pouvoir et, une fois que les portes sont fermées, ils peuvent facilement se transformer en chambres... (laissez-moi exagérer un tantinet) en chambre de torture.

Laissons l'interdiction d'interdire pour après-demain pour après après-demain

Aujourd'hui et demain, interdisons aux petits et aux grands nuisant de nuire.

Variation autour des mères

T. est une artiste.

T. a quarante-cinq ans, quatre enfants et un mari.

²⁶ Joyce Carol Oates, *Beasts*.

²⁷ Jacques Derrida, Elisabeth Roudinesco, *De quoi demain...dialogue*, Champs, Flammarion 2003.

T. n'a pas un sou.

T. est une emmerdeuse comme peu de gens peuvent l'être. Elle est aussi prétentieuse et méchante.

T. dit que sa mère ne l'a pas aimée. Que personne ne l'aime pour ce qu'elle est.

T. se pense intelligente, mais elle ne l'est pas. Si elle l'était, elle saurait que, à moins d'être très masochiste, il est impossible de l'aimer pour ce qu'elle est. Son mari, un Charles Bovary contemporain, est au bout du rouleau, comme il dit.

T. déteste sa mère.

P. en a marre de faire des piges.

P. a cinquante ans, un enfant et un mari.

P. n'a pas un sou.

P. est très souvent déprimée. Elle est aussi angoissée et pas sûre d'elle.

P. dit que sa mère ne l'a pas aimée. Que personne ne l'aime pour ce qu'elle est.

P., contrairement à ce qu'elle pense, est très aimée : il faut être plus que « pas sûre de soi » pour ne pas s'apercevoir que l'on est aimé, par plein de gens. Son mari, un simple mécanicien, lui dit qu'elle doit... « Je sais ce que je dois... j'en ai marre du devoir ».

P. en a marre de sa mère.

S. est une « femme à la maison ».

S. a quarante ans et un fils.

S. n'a pas un sou.

S. est triste. Très très triste. Elle est aussi bavarde, très bavarde. Certaines mauvaises langues disaient qu'elle souffre de psittacisme.

S. dit que sa mère ne l'a pas aimée. La mère de S., ne pense pas ça. Au contraire. Contrairement à ce que S. dit, sa mère n'est pas si bête que ça. Ses maris durent au maximum une semaine, mais lui disent qu'elle est jolie et sensible.

S. les croit.

S. a honte de sa mère,

R. est une écrivaine.

R a trente-cinq ans, un enfant et une femme.

R. n'a pas un sou.

R. est agressive. En profondeur, très en profondeur, tellement en profondeur que les gens ne le voient pas.

R. dit que sa mère l'a beaucoup aimée. Sa femme, une simple employée, sait qu'elle est agressive : on n'emploie pas un godemiché comme ça si, enfouie sous des dehors paisibles, on n'a pas une énorme charge d'agressivité, qu'elle me dit.

R. adore sa mère.

Non, pas encore !

Je lui dis qu'en retournant de ma marche santé j'ai croisé trois adolescents qui m'ont fait voir l'autre facette de l'expression « âge bête ». Non pas l'âge auquel les adolescents sont bêtes, mais l'âge où ils sont comme des animaux. J'ai continué en lui disant que les yeux inexpressifs, les mouvements gauches, la voix sans texture faisaient ressembler ces adolescents à des veaux, mais sans la bonhomie des ces derniers, sans le côté humain des animaux. Et là, je n'ai pas pu me retenir :

« Pour les filles, c'est différent. »

Après m'avoir fixé avec un regard désespéré : « Nooon, pas encore ! Pas encore tes considérations pseudo-féministe sur les filles comme plus... Les filles aussi sont bêtes, à leur manière.

— Parce qu'elles sont, d'une façon maladroite, dans la séduction. Ce qui est le propre des humains, pas des veaux. »

Disgracieux

Quand j'étais jeune, on disait que les « meilleures » filles étaient celles avec un visage disgracieux parce que cela les encourageait non seulement à montrer les autres parties du corps (toujours fort gracieuses : dans la distribution de la beauté le long des corps il y a bien plus de justice que dans la distribution de la richesse dans un pays, c'est connu !), mais à nous permettre de les caresser ... et ainsi les deux désirs se mirent. J'ai repensé à cela en regardant les photos d'un défilé de mode : la grande majorité des mannequins a un visage qu'on n'aimerait pas rencontrer entre chienne et louve. Des visages disgracieux, pour ne pas dire carrément laids. Mais c'est logique ! Comme pour les filles de ma jeunesse, ce n'est pas le visage qui compte.

Mais, là-dedans, il y a du pourri parce que les couturiers ne savent pas ni habiller ni déshabiller les femmes sans les ridiculiser ou les pousser dans des excès d'où elles ne peuvent sortir qu'en dédiant toutes leurs énergies à l'habillement. Ceux qui ont des doutes peuvent regarder la collection printemps-été 2003 de *Valentino* et de *Dior*. Surtout dans *Valentino* : même quand l'ensemble à l'air de se tenir, il y a toujours un détail qui voudrait être ironique, mais qui n'est que méprisant.

Une dame

Elle sort presque en courant d'un restaurant chic du centre-ville. Elle crie : « Wait, wait²⁸ ! », à un clochard qui pousse sa maisonnette — un panier de supermarché rempli de boîtes, de bouteilles et de chiffons — vers la rue Sherbrooke. Elle le rejoint et lui demande de se retourner. Il est sale, beau, chauve et barbu. Les

²⁸ Nous sommes à Montréal.

jambes croisées, tel Hemingway à côté du lion terrassé, elle lui met l'avant-bras sur l'épaule et sourit à l'amie qui prend la photo. « Merci », et elle sautille, gloussante, vers l'amie souriante. Je ne réagis pas. Je le regrette.

Bêtes et goujats

Un grand médecin explique à une journaliste l'origine de certains maux de la colonne vertébrale. Dans des encadrés des dessins très clairs aident à comprendre. De la bonne télé. De la télé qui emploie l'image et les paroles pour faire comprendre des phénomènes de la vie quotidienne, ce qui permettra, éventuellement, de relativiser les jugements des experts.

De la bonne télé, si ce n'était pas que...

Pendant toute l'émission, une jeune fille en maillot de bain est en scène complètement immobile. De nombreuses prises de vue explorent son dos comme le plus aimant des amants ne pourrait le faire.

Comment est-il possible qu'il existe des responsables d'une émission aussi bêtes ? Début des génériques et fin de l'émission. La fille reste figée pendant quelques secondes et s'en va sans que personne ne lui adresse la parole. La journaliste, les invités et les cameramen s'éloignent en copinant. Bêtes et goujats.

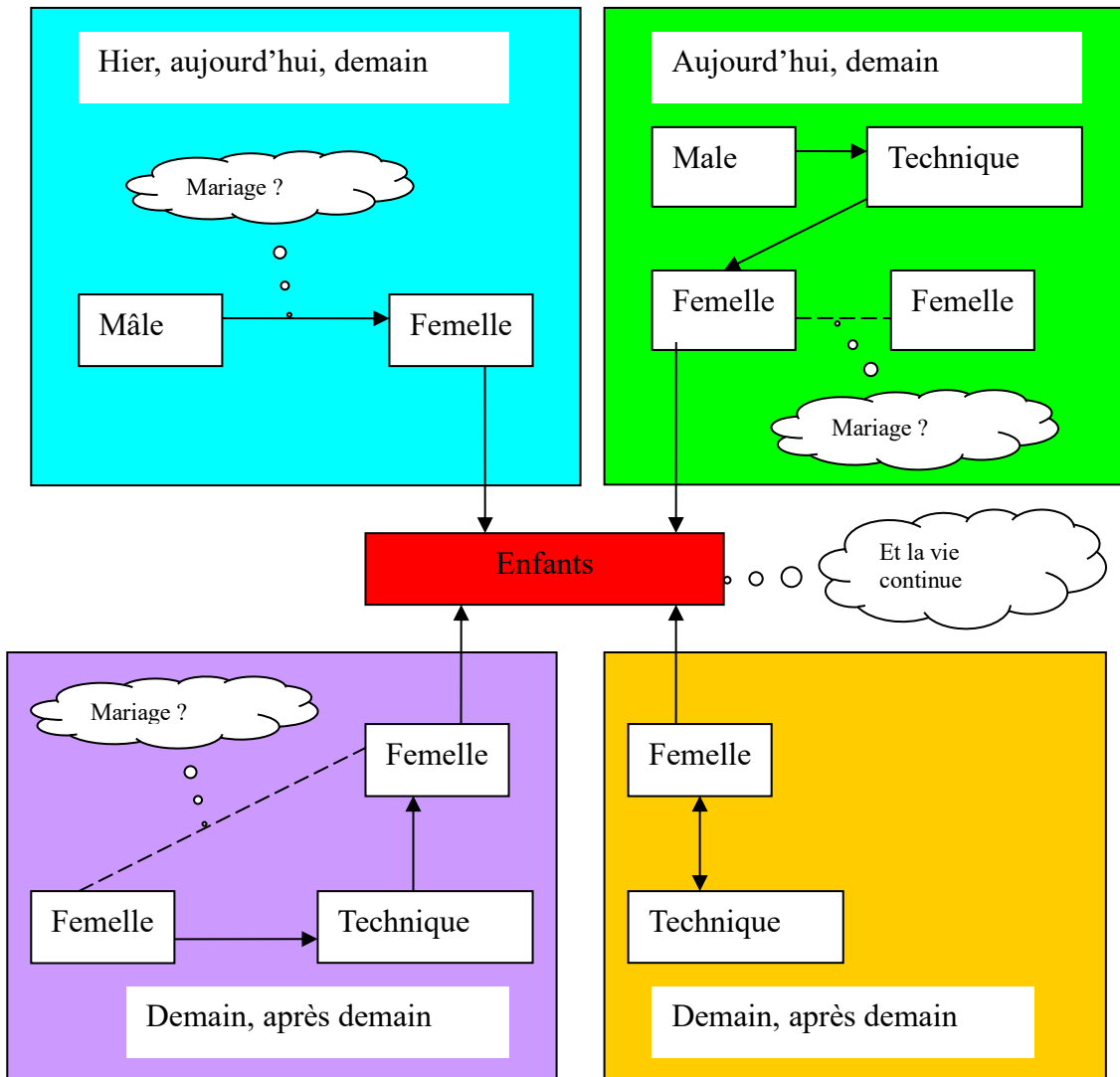
La bête

Montaigne écrit qu'Aristote écrivit : « *Il faut (...) toucher sa femme prudemment et sévèrement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement le plaisir la fasse sortir hors des gonds de raison* ». Dans le film *La bête* de Walerian Borowczyk, la femme, pour sortir des gonds, n'a pas besoin d'être touchée. Elle peut le faire tout seule. Ce film culte des années 1970, mis en DVD en 2001 dans sa version intégrale (l'énorme sexe de la bête que dans la version grande salle on devinait à peine, est ici étalé dans toute sa dureté) raconte l'histoire d'une jeune Anglaise qui arrive dans un château français pour marier le descendant pas tout à fait normal (il a une queue, vraie), d'une famille aristocratique dont une des ancêtres tua *La bête* en l'aimant. La jeune Anglaise envahie par l'esprit de cette insatiable bête (la fausse, la femme) fera mourir dans les affres du plaisir le rejeton à queue. Tout, ou presque, se passe dans les rêves de la jeune insatiable.

Les stéréotypes ne manquent pas : le serveur noir que la gigolette de la famille emploie pour en venir à ses impropres fin ; l'étalon noir qui lèche la vulve frémissante ; les hurlements de la bête noire (ours ?) dans les grâces de laquelle la jeune mariée tombera ; la rose qui se fane et se perd dans le rose intime ; l'ancien livre poussiéreux qui cache l'image de la bête obscène ; la tante plus ambiguë qu'elle n'en a l'air (« nous aussi on se lave l'une l'autre ») ; la musique impudique de Scarlatti qui accompagne les scènes bestiales ; l'agneau que les pattes (noires) déchirent ; le baiser du prêtre rubicond sur la bouche de l'adolescent ; le mouvement ondulatoire des arbres qui accompagne le plaisir sauvage ; le voile déchiré dans un sommeil trop parfaitement agité...

Ce n'est que du clonage

Faire comprendre à des adolescents que la technique et la science, jadis royaumes incontestés des mâles, sont en train de bouffer les zizis, est une tâche terrible. Terrible ? J'exagère : les mots me portent. En vérité, elle peut même être une tâche fort agréable, surtout si on peut se servir d'un dessin haut en couleur. Agréable, au début au moins.



Je commence en disant qu'au centre on voit les enfants rouges qui sortent, comme tout le monde sait, des femelles.

Rires

On ne s'intéressera pas à la façon de les sortir, mais à comment on les fait entrer...

Rires

et pas seulement parce que les hommes la trouvent plus agréable...

Rires,

mais parce que la science aussi semble la juger plus excitante.

Rires

Dans le rectangle en haut à gauche, c'est la manière classique.

Rires

Une femme, un homme et éventuellement, surtout hier, un mariage.

Rires

En haut à droite, la technique libère la femme des troubles de l'extraction du sperme. Ils me regardent sans trop savoir où je me dirige. J'ajoute : « comme on fait avec les vaches depuis des décennies ».

Rires clairsemés

Le mariage cesse d'être un champ de bataille entre mâles et femelles.

Rires

Deux femelles peuvent décider que, pour s'aimer, il faut un permis étatique.

Rires

Ce qui est certain c'est que l'appendice du mâle perd une grande partie de ses fonctions. Pas de rires, et pourtant j'avais l'impression... Je continue.

En bas à gauche. La technique enlève à l'homme toutes ses tâches mâââ...ines. J'attends trois secondes. Je suis sûr qu'ils vont rire. Rien. Je redémarre. On n'a même plus besoin de ses produits les plus intimes. J'attends les rires qui n'arrivent pas. Est-ce moi qui ne suis pas assez spirituel ou le thème qui devient lourd ? Je ne sais pas. Déstabilisé, mais j'insiste.

En bas à droite, une seule femme. Même plus besoin... « Mais il n'y a rien de nouveau là-dedans, ce n'est que le clonage », m'interrompt le jeune aux cheveux en broussaille qui m'a fixé sans sympathie pendant toute la présentation. Ce n'est que du clonage. C'est vrai. Et moi qui pensais les provoquer ! Ce n'est que du clonage.

En me voyant venir avec mes gros sabots, ils ne riaient pas pour mes paroles, mais de mes paroles. C'est vrai, ce n'est que du clonage.

Sans commentaires

Photo dans la revue féministe américaine Bitch :



Photo dans *El Pais* du premier février pour un article sur le véganisme :



Lithographie du XVIIIe siècle :



C'est pire

Quand on parle trop de quelque chose, on est sûres qu'il y aura quelqu'un qui dira n'importe quoi. Et alors, diras-tu ? C'est vrai, il n'y rien de mieux que « n'importe quoi » pour réfléchir et, surtout, ajouté-je, c'est le choix d'un « n'importe » quoi parmi les milliers qui circulent chaque heure sur l'autoroute de la presse qui est significatif. Voilà le « n'importe quoi » que j'ai choisi ce matin :

« Nos corps répondent au sexe, explique ainsi une journaliste américaine sur le site *Popular Science*. Nos corps répondent à la peur. Nos corps réagissent. Ils le font souvent sans notre permission ou notre volonté. L'orgasme pendant un viol n'est pas un exemple de l'expression d'un plaisir. » (Le monde 11 janvier 2017).

Mais, CE N'EST PAS « n'importe quoi » !

C'est pire : pour défendre quelque chose de facilement défendable, on fait appel à des avocats dont la langue tourne même sans que le réservoir de la pensée contienne la moindre goutte d'essence. Affirmer que l'orgasme n'est pas expression de plaisir c'est comme dire que, sur terre, un corps ne tombe pas à cause de l'attraction gravitationnelle. On peut le dire, mais cette dernière affirmation n'aide pas l'étude

de la nature comme la précédente n'aide pas une cause, qu'avec un simplisme ahurissant, on appelle « cause des femmes » quand il s'agit d'une cause du genre (sic !) humain.

« L'orgasme pendant un viol EST l'expression d'un plaisir », et cela n'a rien à foutre avec le fait que le viol dans notre culture est et doit être condamné. Rien.

Avec quoi a-t-il quelque chose à foutre ? Sans doute avec le rapport entre nature et culture.

Avec le respect des mots.

Grâce et non garce

Elle pense que l'athrepsie est une boisson gazeuse et Pavarotti un tenon. Elle confond chleuasme avec chloasma. Qu'importe ? Jamais on ne vit pareille grâce dans l'effeuillage.

Armées de la peau

Drôles, ces Occidentaux ! Ils ont envahi l'Afrique et l'Amérique et ils ont emprisonné la peau des indigènes dans des vêtements aux allures ridicules et puis, à partir du vingtième siècle, ils ont commencé à subir les revendications toujours plus agressives de leur peau blanchâtre qui demandait de l'air, du soleil, de la liberté.

Centimètre après centimètre, le mouvement de libération de la peau, surtout féminine, a avancé. Au début le mouvement était assez peu organisé, voilà donc que la peau des chevilles se libère²⁹, ensuite celle des avant-bras et puis, voilà un retour sur les jambes avec la peau des mollets qui chasse les quelques centimètres de tissus, la peau de la gorge commence timidement, tandis que côté jambes on dépasse le genou... inutile de suivre en détail toutes les batailles. Il est plus instructif de voir ce qui se passe aujourd'hui.

La peau d'en bas a pratiquement obtenu l'entière cuisse, mais son avancée est bloquée par les muqueuses aux ressources infinies derniers bastions de la vieille morale. Depuis quelques années, il y a eu un changement radical de stratégie : un détachement ombilical a commencé la descente vers le mont de venus en libérant les plaines (parfois avec tendances collinaires) du ventre et un autre est remonté pour faire jonction avec le détachement des seins. Pour ne pas trop effrayer le pouvoir établi, avec des manœuvres fort adroites, la peau de la gorge avance et recule selon les besoins...

À cause de toutes ces luttes, je ne suis pas sûr que le collègue anglais interdisant aux filles de porter

²⁹ On ne considère pas le bikini ni les déshabillés des bordels. Comme il arrive souvent aux mouvements radicaux, le pouvoir concède à des élites des droits pour qu'elles suffoquent les désirs de la multitude. Il serait fort intéressant d'analyser la fonction d'élite des putes dans le mouvement peauiste.

des jupes pourra bloquer les peaux armées.

Cool

Agressive et sûre d'elle comme il se doit pour une fille qui a pris trop de bains d'amertume dans son enfance, elle vit avec un mec qui semble sortir d'un pot de mélasse. On soupe — l'enragée, la mélasse, une amie et moi — et on parle de mondialisation et d'empire. La mélasse ne lâche jamais le crachoir et nous emmerde avec des généralités qui se veulent engagées. Pour ne pas le chasser de la maison, je passe ma soirée à tripatouiller des pelures d'oranges. À deux heures du matin, l'agressive enjambe la porte avec la mélasse collée aux fesses.

« Ne pars pas tout de suite », je dis à l'amie qui ne semble pas affectée par cette soirée remplie de vide. Je crains que si je reste seul, je vais me noyer dans l'atrabile.

« Qu'en penses-tu de la soirée ?

- Correcte. Comme toujours avec eux.
- Comment trouves-tu le mec de ta copine ?
- Il est *cool*. Il est sympa.
- Moi je le trouve con.
- Tu y vas fort. Tu l'as vu pendant cinq ou six heures seulement.
- C'est plus que suffisant ! « Con » n'est peut-être pas le bon mot, il est plus que...
- Elle est trop intelligente pour se tenir avec un con.
- Non. Il est trop con pour paraître con à une personne intelligente.
- Si tu continues, je m'en vais.
- Je ne peux pas ne pas continuer. »

Et elle s'en alla avant que j'ajoute que pour ne pas être aveuglé par la connerie au carré il faut quelque chose en plus de l'intelligence. Il faut de la sensibilité et du respect envers nous-mêmes. C'est bien que je n'aie pas ajouté cela. C'est trop moralisant. Trop amer. Trop vrai. C'est toujours bien quand on n'en rajoute pas comme dit Hannah. Depuis des années et, vu que H. me le dit, je me donne un mal de chien pour apprendre. Je devrais couper mes dernières phrases, mais j'y réussis très rarement, pratiquement jamais : j'aime les finales retentissantes, celles qui bouillonnent et se transforment en hurlement de l'âme.

Il faudrait que j'apprenne à couper le début, le milieu et la fin.

Canicule

Je ne savais pas que *Canicule* était l'autre nom de Sirius (l'étoile principale de la constellation du Grand Chien) et que *Canicule* est aussi le nom de la période où l'étoile Canicule se lève et se couche avec le soleil (24 juillet-24 août). En revanche je savais que *Canicule* veut dire *grande chaleur*, et, si je ne le savais pas je l'eus appris cette semaine en lisant les journaux en regardant la télé ou en écoutant mes amies : *J'aime le chaud, mais cette canicule... C'est terrible, avec une telle humidité, la canicule est insupportable... Quelle canicule !... Quand il fait chaud et humide, c'est invivable... Avec le facteur humidex, on arrive à 51 degrés... Jamais vu une canicule pareille...*

Moi, qui n'aime pas le chaud, j'aime beaucoup la canicule. Étrange ? Simple désir de paraître spécial ? Non. C'est une question d'esthétique. De beauté et de plaisir, si vous voulez. Pendant ces quatre jours de canicule (quatre jours sur trente théoriques, ce n'est pas beaucoup) j'ai assisté à une exposition de gorges sans précédent. Ne prenez pas *exposition* dans le sens de « étalage, montre, exhibition », ni dans celui de la liturgie catholique (*exposition de reliques*), mais dans celui d'*ensemble d'œuvres d'art exposées*. Montréal était un musée en plein air. Là encore ce ne sont pas tellement des gorges en soi dont il s'agit, ni de leurs formes ou de leur consistance, ni de leur palpitation ou de leur crevasse, ni des perles de sueur ou d'un poil perdu, non, il s'agit d'une exposition beaucoup plus abstraite, une exposition de nuances de couleurs³⁰. De la peinture abstraite bien loin du réalisme sculptural des gorges observées avec les courtes-vues du désir. Je m'explique. Chaque jour de canicule faisait avancer la peau de 5 mm en moyenne et chaque avancée sortait la réserve de blanc et laissait brunir un peu plus le blanc arraché à l'étoffe les jours précédents. À chaque pas on vous offrait des tonalités de brun qui semblaient sortir directement d'un tableau de la Renaissance, des dégradés qui auraient fait pâlir n'importe quel Impressionniste. Dans un sens : bistre, bronze, havane, ivoirin, albe, rose et dans l'autre : rose, albe, ivoirin, havane, bronze, bistre (avec des milliers de tons).

PS.

Commentaires d'Hannah : « T'es con. »

Québec hauts et bas

La première fois que je fus orgueilleux d'être Québécois, ce fut quand un ministre vola un veston. Ça doit faire plus qu'une trentaine d'années. Depuis j'ai eu des hauts (quand j'observe la patience avec laquelle les « Québécois de souche » acceptent les immigrants qui pètent plus haut que leur cul) et des bas (quand je lis les déclarations des intellectuels québécois à propos de leur pays ou du pays voisin), mais, l'autre jour, quand j'ai vu que la fille d'un ministre était danseuse nue, j'ai

³⁰ Note pour correction politique : ces considérations s'appliquent aux femmes blanches. Ce qui ne veut pas dire que les femmes moins blanches aient des gorges moins dignes d'exposition.

atteint le maximum historique. Êtes-vous capable d'imaginer la fille de Macron danseuse nue ? L'orgueil a pris un léger coup quand j'ai su que la fille du ministre dansait (« une seule fois par semaine ! », elle insiste) pour se payer le CEGEP (dans le dernier test, elle a eu 87 sur 100 et son père n'a même pas eu la décence de la féliciter). Se faire caresser les lèvres d'en bas pour se payer de la drogue ou pour entretenir sa copine ça va encore, mais vendre ses lèvres pour des livres, c'est trop même pour quelqu'un d'ouvert comme moi.

Une autre petite descente, quand j'ai lu qu'elle a déclaré : « Je ne suis pas une prostituée, je fais ça pour me payer l'école ». Quel don as-tu de tout gâcher ? Qu'as-tu contre les putes, petite comme fille de ministre ?

Pays Bas

Mabel Wisse Smit est une belle jiad (jeune intelligente ambitieuse demoiselle) qui s'envoyait en l'air avec l'un des gangsters le plus puissant de Hollande. Aujourd'hui elle est bien emmerdée par cette histoire. « *J'ai dormi sur son bateau un couple de fois* », a-t-elle déclaré. Notez l'ambiguïté de ce « couple » qui fait facilement chavirer la phrase : « *J'ai dormi deux fois sur son bateau en couple* ».

Les difficultés de Mabel ne jaillissent pas de la ministritude du père, mais de dormir en couple dans la maison royale avec le prince Johan, son fiancé officiel. Les journaux crient au scandale et la reine mère tombe malade. Ignorants et imbéciles. Les princes (et les rois) se sont toujours amusés avec les filles « légères » ; la nouveauté, comme on l'a vu en Norvège, c'est que les princes, maintenant, les marient. Perte de valeur du mariage ou démocratisation des royaumes ? Les deux sans doute.

Intéressant le commentaire paru dans le *The New York Times* : « *Madame Smit est un membre respecté des cercles diplomatiques et de charité à cause de son dévouement aux droits de la personne et à la diffusion de la démocratie. À plusieurs reprises elle a rencontré des représentants officiels américains. Mais son manque de candeur a fait surgir des questions qui rendent sa position inconfortable.* » Manque de candeur ? Qu'y a-t-il de plus démocratique que coucher avec un gangster et un prince... Ops !... Je viens de dire une énorme bourde. Rien de démocratique. Prince et gangster, c'est l'argent, c'est le pouvoir, c'est le même genre de gens. La dévouée Mabel n'a pas dormi dans le bateau d'un chômeur ni dans le palais d'un immigré sénégalais. Elle est sans doute moins dévouée à la cause du peuple que l'on nous veut faire accroire. Ton amour de la démocratie laisse à désirer, ma belle forgeronne soudée... à l'argent.

Opium

Opium n'est pas seulement ce « *juste, subtil et puissant* » latex qui « *possède les clefs du paradis* », comme chanta autrefois Baudelaire, ni ce que la religion est pour le peuple comme le sculpta dans la pensée de gauche Marx. Aujourd'hui *Opium*, pour des gens comme toi et moi, c'est surtout un parfum que Yves Saint-Laurent publicise depuis des années en combinant Baudelaire, Marx et la religion chrétienne.

La glace rend trine une femme sous vêtue de lingerie noire qui laisse la peau échapper, avec calcul. Une et trine.

Mère, pute et amie.

Aisselles glabres en premier plan, cuisses légèrement écartées, mains dans les cheveux, regard ferme.

Une et trine, elle rappelle la passion plutôt que la mort du Christ. Ou la conception.

Marx est là, à sa gauche, représenté par un flacon rouge.

Inutile de dire que je préfère ce Dieu féminin au sévère dieu des chrétiens, des juifs et des musulmans. J'adore cette trinité qui, bien qu'aplatie sur du papier glacé, est plus en vie que l'autre qui lance des lugubres appels de morts dès que l'on ose ne pas penser comme lui.

Belles

Comme nous le chante l'*Espresso* qui ne se prive pas de mettre une photo ridicule d'une splendide jeune fille à quatre pattes, au bord de la piscine du Surfcombet hôtel de Miami, les lesbiennes maintenant sont belles, elles « *valorisent leur féminité, elles sont pleines de joie de vivre* ».

L'article insiste tellement sur la beauté des lesbiennes qu'on se demande s'il n'y a pas anguille sous roche. Un très beau domaine de recherche pour les jeunes lionnes d'Harare ou de la Sorbonne. *Pourquoi les gays sont souvent plus beaux que les autres et les lesbiennes plus laides que les filles à mecs ?* Pourrait être la question de recherche principale, avec comme sous question : *est-ce un simple stéréotype ?* et la sous sous question suivante : *est-ce que derrière ce stéréotype se cache une idée fondatrice d'une société libre et libérée ?*

Pas besoin de recherche pour affirmer que derrière ce stéréotype, comme derrière tout stéréotype, se cache une idée craintive, délicate, originale. NOTA BENE : *derrière* et non *dans*.

Flora

Elle vient d'arriver de Chine. Elle n'a qu'un an, mais elle a déjà l'air d'une vraie Chinoise, même si sa mère est une blonde d'origine italienne. Elles sont heureuses, la mère et la fille. Supposons que le *New York Time* ait raison et qu'en Asie des gens sans scrupules, des hommes d'affaires, achètent des enfants pour les vendre à des orphelinats. Imaginons un trafic de bébés, ce qui est loin de l'inimaginable. Est-ce mieux de vendre des enfants de six mois à des mères indéhiscences ou des fillettes de douze ans à des vieux infectes ?

L'Occident est pourri : l'injustice y règne ; les méchants Américains ignorent la bonne cuisine et les bonnes manières ; les Européens trafiquent avec n'importe qui ; les Russes et leurs ex-protégés ont abandonné les bureaucrates pour la pègre.

Et la Chine ? La Chine a un problème avec les femmes : elles sont tuées dans l'œuf ou envoyées en Occident.

Monica et Martina

Au Madison Square Garden.

Seles	7	5	5
Hingis	6	7	7

La belle (Hingis) et la bête (Seles). Laide, dure, l'air complètement stupide, l'une. Radieuse, ouverte, enfantine, l'autre. L'une, vulgaire, attend le service accroupie ; l'autre, élégante, l'attend recueillie. La belle gagne. La cérémonie de clôture est un cafouillis à l'américaine. Comme les élections. Mais, ça, c'est très bien ; ça rassure quand les dominateurs sont désordonnés et enfantins. Imaginez si l'Allemagne était le centre de l'Empire. Il est préférable ne pas l'imaginer ! Ou Israël ? Ahi, Ahi. Même le kitsch du gros chèque (gros non seulement en termes de montant) qu'on porte à deux sur le terrain n'est pas si terrible. C'est enfantin. Ce qui est bien plus terrible, c'est la petite enveloppe, avec le « petit » chèque pour la deuxième, qu'on glisse dans les mains de Monica, devant l'œil grand ouvert de la caméra. Surtout le « glisser » est terrible, car on fait comme s'il y avait encore un reste de pudeur. Mais il n'y en a plus. Il suffit de regarder ces deux gamines aux cuisses en l'air parmi photographes, journalistes et autorités en pantalons ou jupes longues.

Marilyn

Le premier juin 1926 à Los Angeles naquit Norma Jean Mortenson. Comme Marlène Dietrich, de

vingt-cinq ans son aînée, elle aurait pu se vanter d'avoir la culotte salie par J.F. Kennedy. Elle ne s'en vanta pas. Elle n'avait pas le caractère de l'Allemande. Elle interpréta quelques films et se suicida en tant que Marilyn Monroe à trente-six ans.

En avion

À côté, dans la rangée centrale, un jeune couple avec trois enfants. Le plus âgé doit avoir trois ans. Derrière, trois femmes voilées qui rigoleront pendant tout le voyage. À ma droite, un vieux monsieur arabe qui me fait penser à Michel Piccoli et qui ne dira pas un mot pendant tout le voyage (moi non plus, par ailleurs). Devant, un vêtement avec une fente très étroite à la hauteur des yeux qui contient probablement une femme, accompagnée par un barbu aux regards teigneux.